

perspectives #16

Journal Réseau français des Instituts d'études avancées

n. 16 — été | summer 2017

www.rfiea.fr



A ROSE BY THIS NAME
 Populism, Gender, and Nationalist
 Ideology in the French National Front
 À lire p. 4



Les tests ADN
 sur internet - p. 6



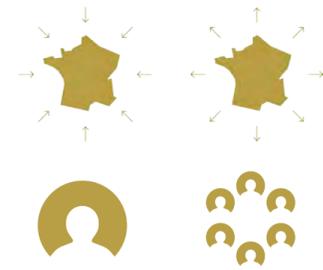
From Aviation to
 Cognition - p. 28

L'IEA DE PARIS, UN INSTITUT
 EXCEPTIONNEL - P. 16

L'INNOVATION EN CRISE - P. 18

LE TRAVAIL SOCIAL
 IDENTITAIRE - P. 13

FELLOWS - P. 27



355 APPELS

408 961 000 € FINANCEMENTS DISPONIBLES

La plateforme fundit.fr centralise les appels destinés à la communauté des chercheurs en SHS relatifs aux principaux programmes de mobilité scientifique – tels que les bourses postdoctorales Banting ci-dessous –, et aux financements pour des projets de recherche aux niveaux national, européen et international.

Bourses postdoctorales Banting au Canada



Le Programme de bourses postdoctorales Banting offre du financement aux meilleurs candidats postdoctoraux, au niveau national et international, afin qu'ils contribuent à l'essor économique, social et scientifique du Canada.

Objectifs

- attirer et de retenir les meilleurs chercheurs postdoctoraux, au niveau national et international;
- permettre aux chercheurs de développer leur potentiel de chef de file;
- positionner les chercheurs en tant que leaders pour la recherche.

Valeur et durée

- 70 000 \$ par année (imposable)
- 2 ans (non renouvelable)

Domaines de recherche

- Recherche en santé
- Sciences naturelles et/ou génie
- Sciences sociales et humaines

Critères de sélection

- Excellence et leadership dans le domaine de la recherche – capacité manifeste d'exceller en recherche selon la feuille de route du candidat, définie par la qualité de sa contribution à la recherche, et la capacité manifeste de leadership dans le domaine de la recherche selon la sphère d'influence acquise par le candidat à ce jour.
- Qualité du programme de recherche proposé du candidat – déterminée par rapport au potentiel du programme de recherche proposé, réalisé dans le milieu institutionnel proposé, afin de positionner le candidat pour qu'il ait un impact important au fil d'une carrière axée sur la recherche (possibilité d'un impact important).
- Engagement de l'établissement et synergie manifeste entre le candidat et les priorités stratégiques de l'établissement
- Engagement manifeste de l'établissement à appuyer le développement de la capacité de recherche et de leadership du candidat (en lui fournissant du financement, des installations, du matériel, etc.) ainsi que son perfectionnement professionnel
- Concordance et synergie manifestes entre les aspirations de recherche du candidat et le potentiel de l'établissement à tirer un avantage stratégique de son engagement avec le candidat (alignement sur les priorités stratégiques de l'établissement)

Site de l'appel

<http://bit.ly/2qJ6ytc>

institution

- Conseil de recherche en sciences humaines du Canada

date de candidature

20/09/2017

durée

2 ans

pays

Amérique : Canada

discipline

Humanités
Sciences sociales

expérience post-doc requise

0-3 ans

Bourse

CAD\$ 70.000/an

édito

Par OLIVIER BOUIN
DIRECTEUR DU RFIEA

Depuis la mise en ligne de la plateforme fund it portée par la fondation RIFEA, en janvier 2016, plus de 1800 appels à candidatures et à projets ont été recensés et diffusés, et 1200 institutions (organismes de recherche, universités, instituts, réseaux, organisations internationales, fondations étrangères, etc.) font l'objet d'un référencement (au 30 mars 2017). La plateforme réunit près de 5 000 utilisateurs sur son site et les réseaux sociaux.

La plateforme fundit.fr peut s'adapter aux besoins de toutes les communautés de recherches, et des collaborations sont d'ores et déjà amorcées avec l'ANR dans le cadre des portails nationaux de recherche (<http://www.aap-rechercheshs.fr/> – disponible à l'été 2017). La fondation RIFEA porte le projet de faire bénéficier de cette solution à tous les autres champs disciplinaires – énergie, environnement, numérique et santé – ou selon des critères géographiques appropriés.



L'initiative prise par la fondation en matière de valorisation – la lettre Fellows et le site fellows.rfiea.fr – rencontre un réel succès. Depuis février 2016, 27 numéros ont été publiés, faisant bénéficier aux lecteurs de la lettre du regard croisé des résidents des instituts sur des sujets tels que la Syrie, l'extrémisme, la démocratie, le changement climatique, le travail, la violence extrême, les crises en Europe ou encore les élections aux États-Unis.

Nos partenaires bénéficient ainsi de manière exclusive du

Cette solution a été saluée comme une avancée majeure par la communauté de recherche en SHS, fund it étant la première plateforme de ce type à avoir été développée en France. Elle a été inscrite dans le Plan national des SHS publié par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche et est soutenue à ce titre à partir de février 2017. Le 20 mars 2017, la plateforme a été officiellement inaugurée par Thierry Mandon, alors secrétaire d'État à l'Enseignement supérieur et à la Recherche à l'Université Paris Nanterre.

formidable réservoir de savoirs et d'expertise des quelque 700 résidents accueillis par les instituts d'études avancées d'Aix-Marseille, de Lyon, de Nantes ou de Paris. La publication de la lettre fellows s'inscrit dans la stratégie de développement du dispositif IEA-RFIEA afin de mettre en place, en étroite concertation avec les instituts, des partenariats de valorisation ou de financement avec les acteurs socioéconomiques.

À propos de la fondation

La fondation

Fondation de coopération scientifique créée en 2007 par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, le RFIEA contribue à renforcer l'attractivité de la recherche française en sciences humaines et sociales en soutenant le développement d'instituts d'études avancées en France.

Depuis 2007, la fondation a pour mission d'inscrire durablement les instituts d'études avancées dans le paysage français, européen et international de la recherche en sciences humaines et sociales. Elle contribue à garantir la qualité et la complémentarité des quatre instituts membres du réseau et à renforcer leur reconnaissance nationale, européenne et internationale.

La fondation s'appuie sur une approche en réseau et de nombreux partenariats institutionnels, européens et internationaux, qui lui confèrent une véritable dimension nationale.

La fondation développe des projets structurants au service de l'internationalisation des SHS françaises (Labex RFIEA+, programme EURIAS, plateforme fund it).

Nous contacter

54 Bd Raspail, 75006 Paris
+33 (0)1 40486557
<http://www.rfiea.fr>

Twitter, Facebook, Dailymotion:
@RFIEA
<http://fellows.rfiea.fr>
<http://www.fundit.fr>

news



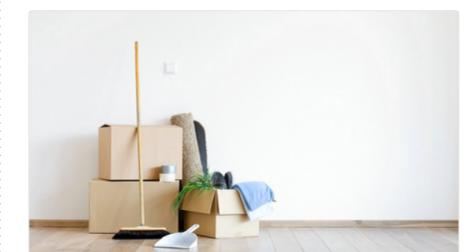
fund it @fundit_fr - 13 mars
Inauguration officielle de @fundit_fr dans le cadre du Printemps des SHS : le 20 mars à @UParisNanterre en présence de @mandonthierry !



Alliance Athena @AllianceAthena
Printemps des SHS, rdv le lundi 20 mars à @UParisNanterre. Découvrez le programme ! goo.gl /GMgDER



fund it @fundit_fr - 30 mars
fund it déménagement au 54 bd Raspail



#Partenariat entre l'IMÉRA & la Commission économique pour l'Afrique : #création, collecte, #partage et diffusion de #savoirs & savoir-faire



Chercheurs et équipe de l'@IEAdeParis réunis pour la Marche pour les Sciences @ScienceMarchFR



A Rose by this Name: Populism, Gender, and Nationalist Ideology in the French National Front

Dorit Geva

#France #democracy #Presidentielles2017

On April 23, 2017, the first day of presidential voting in France, I attended a party in the Lyon area for National Front activists who gathered to watch the first round of the presidential election results come in. FN activists were admiring the Marine Le Pen presidential campaign posters hanging on the walls. One couple paused in front of a poster and commented, “she is beautiful in this one.” As at so many other events I have attended during four years of fieldwork on the FN, party members expressed appreciation for their beloved leader’s physical attributes.

Marine Le Pen has been leader of the radical right Front National (FN) party since 2012, after her father, Jean-Marie Le Pen, stepped down as longstanding party leader. Her leadership of the FN has sent shockwaves through France, transforming the party from a pugilistic protest party to a populist party determined to become a significant presence in government. Her strategy has reaped results in municipal and European parliament elections since 2014, and in the recent 2017 presidential elections.

Under Jean-Marie Le Pen’s leadership, the FN was a macho, and more classically radical-right, organization. It was associated with post-war fascist leagues which had coalesced under Jean-Marie Le Pen’s charismatic leadership in the early 1970s. Since Marine Le Pen’s election as party president, she has not only softened and sanitized the party’s image, but has furthermore transformed the party into a populist party. She is one of several female figures in Europe, and globally, who is representing the new face of the populist radical right. Like Germany’s Frauke Petry, Denmark’s Pia Kjaersgaard, and the United States’ Sarah Palin, Marine Le Pen is actualizing certain features elemental to populism, but which can take new form through female populist leaders. To understand how this is so, it is vital to first arrive at a precise understanding of populism, and to highlight its gendered dimensions.

Aller plus loin

Marine Le Pen
Fille de Jean-Marie Le Pen, elle adhère au Front national dès l’âge de 18 ans. Elle se présente pour la première fois à une élection en 1993 à l’occasion des législatives. En 1998, elle obtient son premier mandat politique en qualité de conseillère régionale du Nord-Pas-de-Calais, et entame rapidement ce qui s’avèrera être la stratégie de

dédiabolisation du FN. À l’occasion de la présidentielle de 2002, elle fait ses réelles premières interventions médiatiques sur le plan national et sa présence sur les plateaux marque les esprits. Ses performances télévisées participent alors à son ascension. Lors des élections législatives de 2002, elle rassemble 24,24 % des électeurs au premier tour et s’incline au second en rassemblant

32,30 % des suffrages. Les années qui suivent confirment sa montée en puissance : elle devient députée européenne en 2004 mais la présidentielle de 2007 s’avère décevante pour Jean-Marie Le Pen. Certains cadres du FN désignent la politique de dédiabolisation du parti initiée par Marine Le Pen comme principale cause de cet échec électoral.

Investie tête de liste dans le Pas-de-Calais pour les européennes de 2009, sa désignation provoque la colère de Carl Lang, député européen FN sortant de cette même circonscription. Elle réalise une nouvelle performance électorale en récoltant 10,18 % des voix. En 2011, elle succède à son père comme présidente du FN. Son conjoint Louis Aliot et son bras droit

Florian Philippot l’aident à dédiaboliser davantage le parti d’extrême droite en adoptant un discours anti-libéral. La présidentielle de 2012 est un franc succès puisqu’elle rassemble pas moins de 17,90 % des suffrages. Les élections européennes et départementales qui suivent confirment sa montée en puissance. Elle finit par entrer en conflit avec son père qu’elle parvient à faire

exclure du parti. La même année, elle est candidate aux régionales dans le nouveau territoire de Nord-Pas-de-Calais-Picardie. Donnée favorite par les sondages, elle réalise un bon score et finit en tête du premier tour (40,64 %) mais s’incline face à Xavier Bertrand au second, ce dernier ayant profité du report des voix des voix de la gauche (57,77 % contre 47,23 % pour Marine Le Pen).

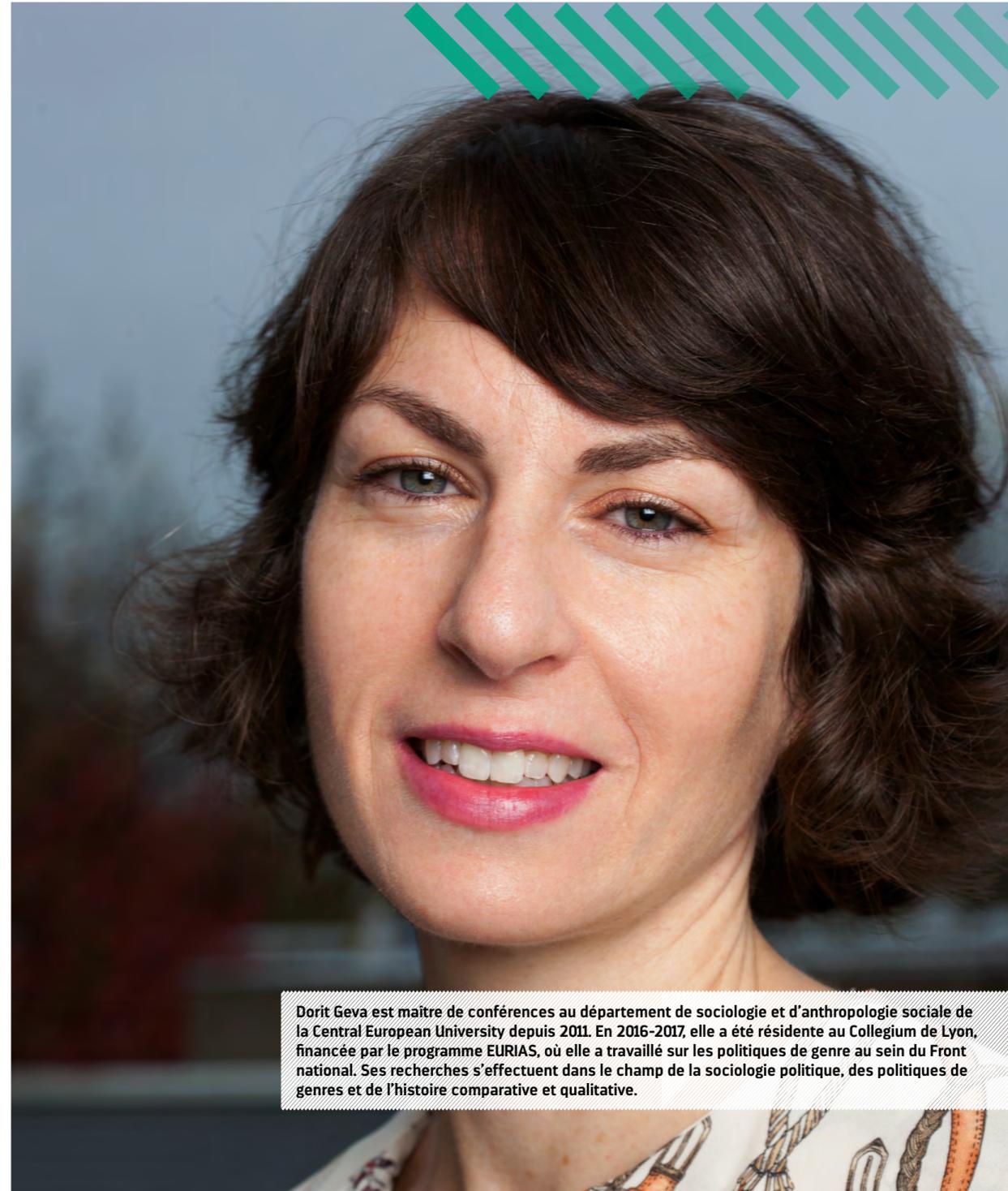
Gonflée par sa montée en puissance, elle se positionne comme la favorite pour finir en tête du premier tour à l’occasion de la présidentielle de 2017. La chef de l’extrême droite française, présidente du Front national depuis 2011, a perdu le second tour de l’élection présidentielle en 2017, le 7 mai, derrière Emmanuel Macron, élu nouveau président de la République français.

POPULISM AND GENDER:

Broadly, I understand populism as a political style. Drawing from recent scholarship by Benjamin Moffitt and Simon Tormey (2014), I see populism as encompassing six closely related features. These include: 1) Employing anti-elitist discourse; 2) A highly personalized leadership style; 3) Identifying with “the people”; 4) “Going low,” i.e. deliberately employing “bad manners” to show that they are of the people; 5) Constantly evoking historic crisis; and 6) Efficaciously producing a sense of deeply personal relations between themselves and their followers, who take on a strident political subjectivity as populist followers.

Moffitt and Tormey contextualize contemporary populism within Guy Debord’s concept of the “society of the spectacle” (1995), referring to the intense mediatization of everyday life, including in politics. Political figures can be rewarded electorally for outlandish behavior and statements, and new media technologies have become platforms for routinizing a sense of emotionally laden relations with political figures.

Although Moffitt and Tormey say nothing about gender, gendered imagery clearly boosts contemporary populism, for both male and female populists. Within right-wing populism, “the people” is equated with an ethno-national body. As scholars have long argued, women’s bodies and feminine imagery occupy a principle place in modern nationalism. Historian Joan B. Landes argues, for example, that French Revolutionary political culture was permeated with visual imagery equating the French nation with an eroticized, nubile, female body (2003). The figure of Marianne, symbol of the French Republic, continues to be mobilized as a representation of “secular France,” evoked in arguments against French Muslim women’s headscarves (Mukherjee 2015). A female populist can benefit from a deep resonance between her embodiment of nationalist ideals and a populist discourse of embodying the people’s will.



Dorit Geva est maître de conférences au département de sociologie et d’anthropologie sociale de la Central European University depuis 2011. En 2016-2017, elle a été résidente au Collegium de Lyon, financée par le programme EURIAS, où elle a travaillé sur les politiques de genre au sein du Front national. Ses recherches s’effectuent dans le champ de la sociologie politique, des politiques de genres et de l’histoire comparative et qualitative.

Figures such as Marine Le Pen, or the United States’ Sarah Palin, turn to familial, often maternal, imagery, to signal their identification with the people, and to even play the role of the mother of the nation. Rather than “going low” through bad manners -- a repertoire more available to male populists -- women populists “go high” to go low. They proclaim their personal moral authority and invoke an ethic of care as mothers, daughters, wives, or widows to distinguish themselves from established political elites, and to connect to the people. This strategy is effective in conjuring a nationalist sentiment of kinship, and in creating a strong sense of a personal bond between a populist leader and her supporters. As one FN Youth leader plainly stated, “Marine Le Pen could be our mother.” Older FN adherents, by contrast, speak of Marine Le Pen as if she was their own daughter.

Modern nationalism also emphasizes particular masculine virtues. Historian George Mosse traced how national conscript armies in Europe, formed in the nineteenth century, became schools of “heroic virility,” merging militaristic ethics of virile masculinity with nationalist projects (1996). Military virility became embedded in ideals of formation of masculine character and citizenship. Male populist leaders, on both left and right, frequently emphasize militaristic virility and authority in distinguishing themselves from effeminate, or feminine, elites, and in connecting to the people. Yet, it is not only male populists who can embody these ideals. A figure such as Marine Le Pen can be seen as a virile, authoritative woman. One young woman FN activist admiringly explained, “There are few women who display, I dare say, as virile a force as her.”

A ROSE BY THIS NAME

Marine Le Pen is a gifted politician. Her critics insist that the party remains, at its core, a radical right racist organization. Nonetheless, the party’s electoral gains since 2012 undoubtedly illustrate the effectiveness of Marine Le Pen’s strategy. This strategy has entailed producing gendered imagery, employing multiple masculine and

feminine tropes. Interviews show how supporters assimilate and personalize this repertoire, giving them a means of articulating why they support, even love Marine Le Pen, and a means of identifying their political foes.

I have found that she is referred to as a mother, daughter, modern divorced woman, feminist, seductress, working girl, captain, and warrior, and is compared to iconic historic figures such as Joan of Arc, Napoleon Bonaparte, and Charles de Gaulle.

This powerful symbolic multi-valence offers the means by which Marine Le Pen appeals to “the people,” criticizes elites, claims to be an answer to profound crisis, and personalizes her leadership. Furthermore, all these elements create a sense of deeply personalized political relations between FN adherents and their leader.

At the April 23 FN soirée I recently attended, I was reminded yet again of the intimate relationality conjured between the National Front leadership and party adherents. After the election results had come in and champagne bottles had been cracked open to celebrate Marine Le Pen’s advancement to the presidential runoff, dyed-blue roses were distributed to all the women at the party. The blue rose is Marine Le Pen’s 2017 campaign symbol. It signals an obvious feminization and softening of the party’s image, but also makes a gesture to the red rose of the social democrats, references the French royal blue and its association with Joan of Arc, and pays homage to military blue.

The men at the election soirée enjoyed gallantly handing blue roses to the women in the room. The women, in turn, were delighted to be taking home a long-stem blue rose, the same kind of blue rose Marine Le Pen has been offered at the end of each of her major presidential campaign speeches. I watched one man from a small town near the Swiss border bring a rose to his wife. Earlier in the evening he had been telling me about the transformations of the town where he had been born and lived his whole life, a place famous within France for its local cheese. He claimed it was now full of immigrants because of the Socialist mayor who had offered them housing, and said that he could “not recognize anyone anymore.” After bringing a rose to his wife he realized that I had remained empty-handed. He dashed and found one remaining rose. As he handed it to me he eagerly explained why he believed it had been dyed blue: “So that you know that the impossible is possible!”



L'ADN sur internet

Les tests génétiques en accès libre sur Internet entre promesses, critiques et pratiques des usagers



Par
MAURO TURRINI
RÉSIDENT 2016-2017 •
IEA DE NANTES

Mauro Turrini, membre du laboratoire CETCOPRA (Centre pour l'étude de la technologie, les connaissances et de la pratique) de l'Université de Paris 1, travaille sur la relation entre la génétique et la société.

LA GÉNOMIQUE PERSONNELLE: UNE INNOVATION « TECHNO-SOCIALE »

Les tests génétiques en accès libre sur Internet représentent des ventes relativement faibles réalisées par un petit nombre de personnes. Pourtant, aujourd'hui, ces tests déclenchent de nombreux débats, ce qui n'a pas toujours été le cas. En 2001, la fondation de la première société de génétique « grand public » dans le domaine de la santé, la société Sciona, est passée presque inaperçue, sauf de GeneWatch, une association qui dénonce les aspects les plus controversés de l'évolution des biotechnologies. Sciona, fondée par deux jeunes biologistes, offre des dispositifs qui coûtent environ 60 livres sterling, sont distribués auprès des pharmacies et des chaînes commerciales de beauté, et analysent sept marqueurs génétiques concernant principalement l'alimentation.

Entre 2007 et 2008, la donne change de façon spectaculaire. Quatre nouvelles compagnies – les Californiennes 23andMe, Navigenics et Pathway Genetics, et l'islandaise DecodeMe – conçoivent à peu près en même temps et au même endroit des services innovants qui attirent des financements importants de la part des géants du numérique, notamment Google et Microsoft, puis l'attention de l'opinion publique.

En réalisant une convergence entre génétique et informatique, ces dispositifs peuvent être qualifiés d'innovations techno-sociales, dans le sens où les avancements de la génétique moléculaire s'ajoutent à la transformation du rapport médecin-patient.e. Grâce à la baisse des coûts de séquençage, ces compagnies offrent à des prix abordables des tests qui couvrent quelques centaines de milliers d'informations génétiques, les « SNPs ». Ces informations ne représentent qu'une partie infinitésimale par rapport aux trois milliards de paires de bases qui constituent le génome



humain. Pourtant, ces tests permettent de jeter un regard d'ensemble et de réaliser une première tentative, bien que rudimentaire, de médecine personnalisée – c'est-à-dire l'utilisation d'énormes masses de données individuelles en vue de créer des traitements sur mesure. En ce qui concerne le côté social, l'intégration systématique avec les technologies informatiques vise à donner aux patient.e.s le pouvoir d'explorer

leurs propres données génétiques sans aucune médiation, grâce à un large éventail de matériel informatif multi-médial et des liens vers des publications et des bases de données de la recherche scientifique de pointe, ce qui permet de franchir le premier pas en direction de la personnalisation du soin.

UNE VÉRITABLE RÉVOLUTION MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE?

L'ambition de ces produits se reflète dans des campagnes publicitaires qui mobilisent tous les médias: presse, télé, internet, et même un aérostat. Un événement ad hoc est également conçu: la « spit party », littéralement « fête du crachat ». Des tests génétiques sont proposés à des prix réduits à chacun autour d'un laboratoire improvisé dans la rue. Des situations similaires sont organisées à l'occasion de rencontres politiques, comme le Forum

de Davos, ou mondains, comme la Fashion Week de New York. Dans les photos de ces événements, des gens montrent de manière peu ragoûtante leurs tubes à essai remplis de salive.

Cette situation, pour ironique qu'elle soit, est également le symbole d'un nouveau modèle de santé sur mesure, qui sort de la clinique, et se mêle à la science et à la consommation. À bien y regarder, il s'agit d'un dispositif médical qui s'adresse à des personnes en bonne santé,

tout en s'appuyant sur leurs craintes, leur désir de connaissance et de bien-être.

Les slogans adoptent un ton révolutionnaire. « Faites face au risque tôt, prolongez votre santé » (DecodeMe), ou « Le pouvoir de connaître: découvrez comment les gènes peuvent influencer votre santé » (Kailos). La transformation que les tests génétiques promettent touche également la recherche biomédicale. 23andMe, la compagnie la plus avancée sur cet aspect et leader global du secteur, présente ses produits comme « une nouvelle manière d'accélérer la recherche » et invite le public à « rejoindre la révolution scientifique ».

La génomique à la sauce commerciale devient le *must-have* technologique du moment, mais n'est pas qu'un gadget à la mode. Le magazine Times la consacre parmi les cinquante innovations les plus importantes du 2008, et l'accès aux propres données génétique est présenté comme la clé pour s'émanciper du paternalisme médical. En traduisant les utopies du logiciel libre au sein de la biomédecine, la génomique personnelle semble capable de renforcer l'autonomie des patient.e.s et leur participation active au savoir et à la pratique médicale.

Dans ce sens, la convergence entre génomique et informatique semble contribuer de façon effective à l'évolution de la longue histoire d'amour entre Internet et la santé. L'intérêt pour la santé marque la montée en puissance des technologies numériques des années quatre-vingt-dix, lorsque les patient.e.s se renseignent sur les forums et sur les sites de santé. Par la suite, les réseaux sociaux deviennent le terrain où il est possible d'échanger avec des experts, et participer à la recherche. 23andMe, par exemple, encourage les usagers à contribuer au progrès de la biomédecine en leur proposant d'offrir leurs propres données génétiques, et d'y ajouter d'autres moyennant leur participation à des questionnaires plus articulés sur leurs pathologies antérieures, leur style de vie ou encore leur psychologie. Beaucoup de monde parmi les participants accepte de bon gré. 23andMe se vante de posséder aujourd'hui une base de données génétique de plusieurs centaines de milliers de personnes, ce qui en fait l'une des plus larges au niveau global par nombre de participants. La première base de données, au demeurant, où les sujets expérimentaux paient pour en faire partie!

LA CLINIQUE EN DEHORS DE LA CLINIQUE

Ce sentiment d'enthousiasme, bien qu'il soit partagé par une partie de l'opinion publique, est loin de faire l'unanimité. Plusieurs voix parmi les médecins, les généticiens, les agences de régulation de la santé en dénoncent les inconvénients et les dangers. Les critiques sont nombreuses et portent sur différents aspects, notamment la validité analytique de ces tests – à savoir la capacité effective de ces tests de diagnostiquer une maladie –; l'insuffisance de protection de la confidentialité; et la faiblesse de l'utilité clinique, car les seules mesures pour éviter d'attraper une maladie potentielle consistent en des comportements assez banals comme faire plus d'activité physique ou arrêter de fumer.

Mais ce qui est le plus fortement critiqué c'est le manque de toute médiation médicale. Le contournement de l'avis médical pose un problème tout d'abord juridique, car les consultations médicales prévues par la loi sont remplacées par une procédure d'autorisation qui consiste à cocher une case sur un écran d'ordinateur. La question est également médicale, car des gens

Pour aller plus loin

Qu'est-ce que les tests génétiques en accès libre sur Internet?

La génétique grand public a un aspect très familier, presque banal: il suffit d'une carte bleue et d'une connexion Internet pour commander un test, une action aussi simple que n'importe quel achat en ligne. Au bout de quelques semaines on reçoit son petit colis qui contient un kit pour le recueil de l'échantillon biologique. Il faut d'abord remplir une grosse éprouvette de salive, beaucoup de salive!

Au moins 10 centilitres, sans bulles, ce qui demande de se frotter les joues pendant une bonne dizaine de minutes, une technique stimulant la production de salive selon le mode d'emploi. Une fois l'éprouvette réexpédiée, un courriel parvient à l'expéditeur en quelques semaines lui donnant l'accès aux résultats. Les résultats sont regroupés en deux catégories: l'*ancestry*, qui pourrait être traduit par la généalogie, et la santé, le sujet central de cet article. L'*ancestry* consiste en l'analyse

des origines qui sont représentées en termes de groupes ethniques, tels que les « juifs ashkénazes », « vikings », ou d'autres types issus de pays contemporains. La santé, quant à elle, est organisée sur plusieurs palettes:

- les prédispositions à des maladies courantes, le cancer de la prostate, l'infertilité masculine, la maladie d'Alzheimer et autres;
- la « pharmacogénomique », à savoir ces informations concernant soit les risques

d'effets collatéraux de certaines molécules pharmaceutiques (par exemple, la pilule) soit leur dosage (anticoagulants);

- les conditions héréditaires, c'est-à-dire les maladies avec un aspect génétique très marqué – l'hémochromatose, la dystrophie musculaire, le cancer du sein...;
- les soi-disant traits physiques, qui incluent un group très hétéroclite de facteurs: les facteurs déterminant des traits physiques (la couleur des yeux ou des cheveux, le

type de cheveux), l'intolérance à certains aliments (gluten, lactose, alcool), la prédisposition à certaines activités physiques.

Les rapports sont de véritables hypertextes qui peuvent être explorés à différents niveaux et sous des formes différentes. Ils proposent des diagrammes, des fiches informatives, des vidéos, des liens avec des sites médicaux, mais aussi avec les banques de

données génétiques de référence, et les publications scientifiques sur tel ou tel marqueur génétique.

Finalement, sur Internet les usagers de ces tests ont la possibilité de:

- discuter des différents marqueurs génétiques (couleur des yeux, etc.);
- partager son propre génome avec celui d'autres usagers afin d'en discuter les différences et les ressemblances et de retrouver des

apparentés;

- participer à des projets de recherche médicale en répondant à des questions sur nos caractéristiques physiques ou sur notre histoire clinique;
- télécharger les données brutes et les faire circuler sur Internet dans d'autres plateformes numériques dédiées à la génomique personnalisée.

sans aucune connaissance en génétique pourraient interpréter de manière fautive des résultats très complexes. S'agissant des prédispositions statistiques d'être touché par une maladie, les tests pourraient soit faussement rassurer, en cas de résultats négatifs, soit faussement angoisser, en cas de résultats positifs. D'un point de vue concret, cette possibilité pourrait également aboutir à une surcharge des services sanitaires suite à la demande d'exams diagnostics de la part des usagers qui penseraient avoir à faire face à des prédispositions génétiques pathologiques.

Finalement, d'un point de vue culturel, la génomique personnalisée pourrait renforcer le réductionnisme génétique, à savoir la croyance d'après laquelle les gènes constituent l'essence de l'identité humaine. Comme déclare le directeur du NIH Francis Collins, "I very much worry that all this emphasis on a 'gene for this' and 'gene for that' raises the risk that people will conclude that's all the whole story."

Les tests pourraient contribuer à faire de la génétique une religion qui réduit la complexité sociale, historique et morale des êtres humains à leurs gènes.

Dans la même veine, la bio-éthicienne américaine Donna Dickenson ramène la génomique personnalisée dans le terrain battu des critiques envers la médecine personnalisée. À l'instar d'autres formes de personnalisation de la médecine, la génomique personnalisée séduit le grand public avec des remèdes de charlatans qui, malgré leur utilité clinique discutable, tirent parti de l'esprit du temps centré sur le « culte de l'individu », l'« impératif du choix individuel » et le narcissisme, comme bien témoigne la référence obsessionnelle au « moi » dans les noms mêmes de ces produits: 23andMe, DecodeME, Knome.

LE PARADOXE DE LA GÉNOMIQUE PERSONNALISÉE ET L'INTERACTION SUBJECTIF/OBJECTIF

Tout en étant opposées, les deux positions mentionnées, enthousiaste et critique, sont symétriques, car elles se focalisent exclusivement sur la dimension clinique. Cette approche mène à un paradoxe. En dépit des promesses et des critiques qui continuent à entourer ces technologies, avec le recul, les tests génétiques ne se sont révélés ni si néfastes, comme les critiques le craignaient, ni si émancipatoire, comme les producteurs le prétendaient. En effet, aucune conséquence remarquable s'est produite, ni en termes négatifs – angoisse, surcharge sanitaire –, ni en termes positifs – plus d'activités physiques, etc.

Un discours focalisé sur l'utilité clinique, qui d'ailleurs est plutôt faible, a empêché de saisir la palette des significations et des valeurs que les données génétiques personnelles acquièrent dans la pratique des usagers. **La génétique est un laboratoire autant social que scientifique, où la production, la circulation, l'exhibition, le partage, et le stockage des données génétiques personnelles engendrent à la fois des liens sociaux, des pratiques médicales et des recherches.** La codification en données génétiques est une opération à la fois médicale et culturelle qui dépasse le projet technologique ou commercial derrière la conception et la production de ces dispositifs, tout en impliquant une reconfiguration complexe du corps et du soi qui peut être ressaisie à travers une analyse empirique des usages de ces résultats.

ENTRE SANTÉ, GÉNÉALOGIE ET CURIOSITÉ

À l'instar d'autres recherches qualitatives, les entretiens en profondeur auprès des usagers ont contribué à donner une autre image de ces dispositifs, tout d'abord par rapport à l'utilité clinique. **Les motivations les plus répandues qui poussent les usagers à acheter les tests ne sont pas les bénéfices médicaux qu'ils peuvent en tirer, mais plutôt la curiosité.** Bien que la curiosité soit normalement orientée vers la santé ou les origines ethniques, souvent l'intérêt est plutôt générique et mélangé. Même lorsqu'il s'agit d'un intérêt médical, il n'est pas le même que l'intérêt qu'on porte à un test clinique plus commun. Souvent, l'intérêt est plutôt vaste. « Moi, ce qui m'intéresse en premier lieu, c'est la santé des gens », dit l'un des interviewés.



LA GÉNÉTIQUE COMME UNE FRONTIÈRE À EXPLORER, À PARTAGER, À EXPLOITER

Ce sentiment de curiosité correspond bien à la description de la lecture des résultats en termes d'une expérience de découverte. L'utilisateur explore un hypertexte dont il est à la fois le lecteur et le fond, dans une modalité de communication qui se fait intime et très riche, et à la fois indéfinie et ouverte. Le génome peut être représenté sur des cartes différentes – géographiques, historiques et génomiques – et dans les trois dimensions temporelles: le passé (les origines), le présent (nos traits physiques), et le futur (la cause de notre décès).

Dans cette reconfiguration de la biologie, les traits physiques assument la fonction de repères. Personne ne décide de faire le test pour connaître des informations banales telles que la couleur des yeux ou le type des cheveux, et pour autant les traits physiques sont au cœur des discussions sur Internet. Parfois, les usagers découvrent leur identité ou leurs aptitudes cachées – par exemple il y a ceux qui changent de sport, se découvrant marathoniens plutôt que sprinteurs. Parfois, ils se limitent à les confronter publiquement. Plus souvent, ils aiment remarquer les décalages entre les résultats et la réalité, ce qui remet en question la relation de ces dispositifs avec le déterminisme génétique.

Malgré l'inutilité clinique, cette expérience est appréciée car elle permet concrètement de mettre un pied dans la médecine du futur. Même parmi les usagers en quête de santé, les données représentent des ressources à l'aune desquelles concevoir un modèle de santé alternatif à celui proposé par le service sanitaire. Les formes de personnalisation ne sont pas des recettes scientifiques,

mais plutôt une hybridation des savoirs, où la médecine est redéfinie par rapport au rôle de l'alimentation, du style de vie, de la vieillesse, de l'environnement. Sans surprise, des courants holistiques de la médecine alternative utilisent les résultats de la génétique personnelle au sein des formes syncrétiques de soin.

Dans la frontière de la génétique, le partage de données acquiert une valeur symbolique, politique et économique remarquable. Nous avons déjà mentionné que certaines compagnies demandent aux usagers d'offrir leurs propres données génétiques, biologiques, cliniques et psychologiques. Le partage est l'un des buzz-words de la révolution contemporaine vers une économie horizontale, participative, écologique et aux coûts marginaux zéro régit par les infrastructures de l'information et alimentée par les big data. Au sein de la génétique, cette pratique est une tradition noble qui précède la génomique personnalisée et remonte au début des années 2000, lorsque deux scientifiques, James Watson et Craig Venter, décidèrent de contribuer au progrès de la recherche biomédicale en publiant leur propre génome respectivement sur *Nature* et *Science*. À leur suite, le généticien George Church a décidé d'élargir cette expérience à des milliers de bénévoles, qu'il qualifie de « pionniers de la génétique », disposés à publier sur Internet leur génome. Le but de ce projet, *the Personal Genome Project*, est de recueillir un groupe de personnes assez vaste pour permettre des études scientifiques sans les restrictions juridiques que la loi impose pour l'usage des informations génétiques humaines.

23andMe donne à tout usager la possibilité d'être pionniers génétiques, et valorise ce choix comme un geste de générosité vers la recherche biomédicale et tous les bénéficiaires potentiels. « C'est une opportunité unique pour aider l'humanité », déclare un usager, en épousant cette idéologie. En même temps, la même compagnie infléchit cette pratique scientifique dans les circuits commerciaux des données génétiques et de santé. Après avoir gagné la confiance des centaines de milliers d'usagers, 23andMe est en train de vendre l'accès à sa base de données à des grandes compagnies bioetch ou pharmaceutiques telles que Genentech ou Pfizer, pour des dizaines de millions de dollars. Par contre, d'autres initiatives ont été mises en place afin de contraster cette tendance. Des plateformes comme OpenSNPs refusent toute logique de profit en installant des bases de données en accès libre, tandis que d'autres, comme MyData, ne contestent pas a priori la vente des données personnelles, mais laissent aux bénévoles le pouvoir de choisir les projets de recherche à qui les offrir.

Pour conclure, **la génomique personnelle nous mène vers les frontières d'une « nouvelle médecine 'sans médecin ni malade' qui dégage des malades potentiels et des sujets à risque »**, pour le dire avec les mots prophétiques de Gilles Deleuze. Cette médecine ne s'organise pas autour des institutions fermées telles que la clinique, mais dans les espaces ouverts des circuits d'informations qui se structurent moyennant la formation des subjectivités. Souligner les usages médicalement inappropriés, qui sont d'ailleurs peu fréquents, nous a fait souvent oublier que les données génétiques peuvent être des ressources aux valeurs multiples: médicales, mais aussi sociales, culturelles, scientifiques, économiques. Il faudrait alors s'interroger sur la place de ces dispositifs au sein des transformations et de la génétique clinique, et d'une économie des big data de plus en plus gourmande en données personnelles. 

Pour une approche interdisciplinaire du développement humain

Coopération entre l'IMÉRA et la Commission Économique de l'ONU en Afrique



Par **RAOUF BOUCEKINE**
DIRECTEUR •
IMÉRA D'AIX-MARSEILLE

L'IMÉRA, institut d'études avancées d'Aix-Marseille, vient de signer une convention de coopération scientifique avec la Commission Économique de l'ONU en Afrique, plus précisément avec son Bureau pour l'Afrique du nord, basé à Rabat. Cette convention organise l'échange d'information et de compétences entre les deux institutions sur un projet scientifique portant sur « Governance, political transition, structural change and 2030 agenda: Towards a new framework for the strengthening of institutions and policy making for inclusive development in North Africa ». Cette coopération sera lancée par une **conférence les 25, 26 et 27 septembre 2017 à l'IMÉRA**, qui verra la participation d'un panel d'économistes, de politologues et de sociologues, apportant ainsi la diversité disciplinaire nécessaire pour s'attaquer à une problématique aussi large.

OBJECTIFS DE DÉVELOPPEMENT DU MILLÉNAIRE (ODM) ET RECHERCHE INTERDISCIPLINAIRE

Comme l'intitulé du projet l'indique, la coopération est ancrée dans la recherche fondamentale et appliquée autour des ODM de l'ONU, récemment reformulés comme Objectifs de Développement Durable (ODD) à horizon 2030. Parmi les 17 ODD énoncés, figure l'**objectif Justice et Paix** qui appelle à « mettre en place, à tous les niveaux, des institutions efficaces,

À propos de l'IMÉRA, IEA d'Aix-Marseille

Fondation de l'Université d'Aix-Marseille, l'IMÉRA accueille des chercheurs et des artistes en résidence (entre 3 et 12 mois selon les appels à candidatures) et quelques équipes multidisciplinaires porteuses d'un projet collectif pour des séjours de courte durée. Les résidents y poursuivent leur propre projet de	recherche en lien avec des équipes et des laboratoires d'Aix-Marseille.	arts et sciences. Elles explorent et développent les espaces qui peuvent s'ouvrir entre disciplines, et les nouveaux objets qui peuvent s'y constituer.
	Les recherches accueillies à l'IMÉRA développent les interactions entre sciences humaines et sociales (SHS), entre sciences, entre SHS et sciences exactes, expérimentales, et de la santé, ainsi que les relations entre	http://imera.univ-amu.fr/ @imera_amu

responsables et transparentes », sans quoi aucune cible de développement ne peut être atteignable ni à moyen ni à long terme, spécialement dans le contexte des pays en conflit, en crise ou en transition.

Or depuis la Révolution de Jasmin en Tunisie en janvier 2011, les pays d'Afrique du Nord sont clairement entrés dans une zone de turbulences fortes qu'on aimerait bien labelliser période de transition, même si les différents renversements politiques et économiques qui ne cessent de se produire, y compris en Tunisie, incitent à la plus grande prudence. Il serait peut-être plus judicieux à cet égard d'emprunter à la théorie des systèmes dynamiques et de décrire la situation post-Printemps arabe actuelle comme une situation d'équilibre instable que la moindre perturbation endogène ou exogène pourrait déplacer à des positions encore inexplorées.

Dès lors, même si le pilotage des dynamiques socio-économiques et institutionnelles en cours en Afrique du Nord est illusoire, il est utile d'identifier des chemins de sortie de la phase d'instabilité actuelle. Clairement, la recherche de stratégies de développement inclusif doit être privilégiée. En effet, un des mécanismes critiques dans l'éclosion (ou explosion) du Printemps arabe est intimement lié à l'absence d'inclusivité dans le développement de la région: de fait, s'il y a un dénominateur socio-économique commun aux pays d'Afrique du Nord, c'est le fort taux de chômage parmi les jeunes diplômés, le plus élevé du monde selon de nombreuses études concordantes. Or ce sont typiquement ces jeunes individus qui, se voyant injustement exclus du marché du travail, sont à la pointe de la révolte, comme on l'a vu en Tunisie et en Égypte. Mais pourquoi un tel niveau de chômage pour les plus qualifiés de la population? On peut démêler la pelote de multiples façons, l'explication reste complexe. Bien sûr, ce fort taux de chômage est le résultat d'un *skill mismatch* aux proportions impressionnantes, il découle de

l'incapacité des systèmes éducatifs nationaux à produire le type de travailleurs qualifiés dont les entreprises locales ont le plus besoin. Il est aussi dû à la trop lente transformation structurelle des économies de la région. La transformation structurelle implique le développement de nouvelles activités plus productives ainsi que la réallocation des ressources et de la main-d'œuvre des activités traditionnelles vers ces nouvelles activités, permettant d'accroître la productivité (et donc en même temps, d'employer les plus qualifiés). **Il n'y a pas eu de transformation structurelle significative en Afrique du Nord.** Une cause majeure de cette grave déficience est précisément la mauvaise gouvernance et, en particulier, la position dominante d'institutions fortement inefficaces. Le cercle vicieux se referme quand cette inefficience institutionnelle est perçue comme telle par les citoyens, induisant une perte de confiance en l'action publique et empêchant de ce fait toute velléité de réforme.

Ainsi, la situation actuelle de blocage en Afrique du Nord peut difficilement s'expliquer par de simples schémas d'incitations économiques individuelles, les ingrédients institutionnels et sociologiques étant au moins aussi prégnants. La Commission Économique de l'ONU en Afrique, en signant cette convention avec l'IMÉRA, a naturellement bien intégré que seules des approches dûment interdisciplinaires peuvent conduire à un plan de réformes crédible pour l'Afrique du Nord.

RÉFORMES ET PERCEPTIONS

L'objectif principal de la coopération, outre l'analyse plus détaillée de la transformation structurelle trop lente en Afrique du Nord, est d'**élaborer un plan de réformes qui prenne en compte le nécessaire caractère inclusif du modèle de développement proposé**, et qui prenne également au sérieux les perceptions et les aspirations des populations. Ainsi les composantes économie politique et sociologie politique ont la même pondération dans l'approche conceptuelle portée par le projet.

De fait, même si les gouvernants (ou les « élites » dans le langage de l'économie politique) sont disposés à mener des réformes institutionnelles pour accélérer la transformation structurelle, les citoyens peuvent refuser de se conformer aux nouvelles règles de gouvernance, simplement du fait que les réformes proposées entrent en conflit avec les perceptions répandues dans la société, elles-mêmes alimentées par la faible crédibilité et/ou la mauvaise réputation des gouvernants. Par exemple, s'agissant d'une réforme fiscale ayant pour but d'augmenter les recettes fiscales et donc la capacité fiscale de l'État: si les citoyens ont un doute sur la probité des gouvernants et peuvent penser que les recettes fiscales supplémentaires vont encore servir la clientèle des élites en place, ils vont s'opposer par tous les moyens à cette réforme, pourtant nécessaire du strict point de vue économique.

Le projet de coopération entre l'IMÉRA et la Commission Économique de l'ONU en Afrique prévoit précisément des enquêtes sur terrain dans 4 pays de l'Afrique du Nord (Maroc, Algérie, Tunisie et Égypte) afin de bien identifier les perceptions des populations pour ce qui concerne les institutions nationales et locales et les réformes considérées prioritaires à toute échelle géographique. C'est le prix à payer pour avoir une idée concrète de ce qu'est l'acceptabilité des réformes structurelles dans cette région en constante ébullition. 

Regret, Remorse, and Repentance: The Evolution of a Moral Idea



Par
DAVID KONSTAN
RÉSIDENT 2016-2017 •
IEA DE PARIS

There are two major views on forgiveness today. One holds that forgiveness may be freely bestowed, irrespective of the attitude or behavior of the offender: forgiveness is granted as a kind of grace, and makes no demands, seeks no recompense. The other maintains that forgiveness is not reducible to a mere dismissal of the offense, without regard to the response of the offender. One must earn forgiveness, and this is achieved

when the offender recognizes that the act was wrong. But recognition alone is not enough: one must also feel sorry for what one has done, and not just in the morally neutral sense of regret that events turned out otherwise than one had hoped. One must rather experience moral regret, the awareness that one's conduct, and the attitude and values that permitted it, were deficient, and as a consequence one desires to change, or indeed has already begun to change, and to become a new person. Thus, Anthony Bash (2007: 63) observes: "Some say that there should be no forgiveness until the wrongdoer acknowledges and regrets the wrong.... Others go so far as to say that forgiveness without repentance is morally irresponsible because it leaves the wrongdoer free not to accept that the action was wrong and so free to repeat the wrongdoing." Charles Griswold (2007: 49) states flatly: "A failure to take responsibility ... not only adds insult to injury so far as the victim is concerned, but undermines the possibility of trusting that the offender

will not turn around and repeat the injury. To forgive would then collapse into condonation."

What would happen to forgiveness, then, in a world where remorse was unknown? The question is not so bizarre as it may seem. For classical philologists of the highest standing have roundly denied that any such notion existed at all in the classical, that is, the non-Jewish and non-Christian world, whereas others, still in a minority, have sought to demonstrate that classical Greek did indeed possess the relevant idea. Thus, Guy D. Nave, Jr., in a detailed and excellent account of repentance in Luke and Acts (2002: 40), writes: "Biblical scholars have gone to great lengths to preserve and perpetuate the illusion that the concept of repentance found in the Bible in general, and in the New Testament in particular, was a uniquely Jewish concept that was alien to classical and Hellenistic Greek culture." Clearly, there is room for disagreement here, and resolving it

requires an analysis of the terminology for regret and related ideas in classical Greek and a careful sifting of the relevant meanings – or, in a word, philology.

The Greek words in question, that is, those that are taken to correspond most closely to the ideas of regret or remorse, are *metanoia* and *metameleia*, with their associated verbs and adjectival forms; the Latin equivalent is *paenitentia*. Etymologically, the Greek terms seem primarily to connote an intellectual act, like changing one's mind or having afterthoughts, a sense reflected in the compound *meta-* ("after") and the root *noia*, or "thought." Changing one's mind involves the recognition that one's previous belief or judgment was wrong,

but such an awareness need not be the cause of much dismay. For example, in the comedy *Arbitrants* by Menander, a character declares: "I gave you something of mine; if this is agreeable to you, keep it now, but if it is not, and you have changed your mind [the *metanoia* verb], then give it back." A fragment of Euripides (1080 TGF) runs: "Old age, what hope of pleasure you extend, and every person desires to arrive at you; but once they have you they also have *metameleia* and think there is nothing worse for mortal man." *Metameleia* here has nothing to do with decisions, moral or otherwise, but simply with a change of view. Xenophon speaks of restraining anger so as not to regret one's actions afterwards (*Memorabilia* 2.6.23), and in his *Symposium* a character declares that whenever he has put his trust in omens he has never regretted it (4.48). More alarmingly, a king in Xenophon's novelized history, *Cyropaedia*,

not just the intensity or painful quality of the afterthoughts; one can, after all, be quite annoyed with oneself for having done something stupid, like not wearing warm enough clothing on a cold day, without supposing that it constitutes a serious moral failing. It is a different matter when we feel a pang at the thought of having done something wrong or immoral, irrespective of the consequences to ourselves – not just a mistake but a wicked act. In passing from a consideration of error to transgression, we move from the domain of regret to that of remorse proper, defined in one dictionary as "a gnawing distress arising from a sense of guilt for past wrongs"; "guilt" here is the morally operative term. We may note parenthetically that many scholars have denied that the classical Greeks and Romans recognized the concept of guilt, as opposed to shame. In an article entitled, "When Did We Start Feeling Guilty?," Wolfgang Teubert (2004: 122) makes the striking claim that "guilt feelings were not a discourse topic before 1850," although he affirms: "It seems that remorse (in German: Reue) has not changed its meaning since early modern times" (p. 129). Teubert cites the definition of remorse in the Oxford English Dictionary:

"a feeling of compunction, or of deep regret or repentance, for a sin or wrong committed," and he explains: "For remorse, the wish to make amends, to repair the damage, and not to do whatever it was again, is essential" (p. 129). Allowing, then, the *metanoia* and *metameleia* in classical Greek might be aroused by dissatisfaction with oneself for what we might think of as ethical reasons, remorse in the full sense of the term requires a recognition of the damage one has done to others, and a determination not to repeat the offense.

Indeed, there are passages in which the Greek and Latin terms in question seem to take on a moral character. The orator Lysias accuses his opponent of being "so far from feeling regret [*metamelêsai*] for the people he abused" that he compounded the wrong with further acts of hubris (3.7); Lysias is evidently suggesting that true regret would result in recognition of his fault and a change of behavior. Plutarch, in his essay *On Good Cheer* (*Peri euthumias* 476F-477A), comments on a famous line in Euripides' *Orestes* (396), in which Orestes explains the madness with which he was afflicted after slaying his mother as his self-awareness of the terrible thing he has done. Plutarch affirms that conscience leaves regret (*metameleia*) in the soul like a bloody and ever-stinging flesh wound, and the fact that no one but oneself is responsible for the wrongdoing makes the pain all the heavier. The historian Arrian, who was a disciple of the Stoic philosopher Epictetus and recorded his conversations, concludes his treatise on Alexander the Great by affirming that it is no great surprise if he should have committed wrongs in a fit of anger, but adds that "Alexander is the only one I know of among old-time kings who repented of his errors by virtue of his nobility" (7.21.1). Most, he says, have sought to disguise their wrongdoing; but this is a mistake, since "the only cure for error [*harmartia*], it seems to me, is to admit that one has erred and to make it clear that one regrets it," and this plmits the expectation that one will not commit the same fault in the future (7.29.2).



declares: "I am not sorry that I killed your son, but that I did not kill you as well" (5.3.6): hardly a case of remorse. Similarly, Suetonius, in his life of Julius Caesar (75), reports that while Caesar was negotiating the surrender of Afranius and Petreius at Ilerda, the two legates "with a sudden change of mind" (*subita paenitentia*) killed all the partisans of Caesar in their camp; they were hardly stung by a feeling of remorse for not having slain their enemies.

These examples invite the question of the moral character of second thoughts; that is, does the idea of reconsidering one's past action imply some sense of condemnation of one's behavior, or of oneself for having done something wrong?

Références

L'auteur
David Konstan est professeur d'études classiques à l'Université de New York. Il a enseigné antérieurement à la City University of New York, la Wesleyan University et la Brown University et a bénéficié de plusieurs bourses octroyées par le National Endowment for the Humanities, l'American Council of Learned Societies et

la Fondation Guggenheim. Il a été président de l'American Philological Association et membre de l'Académie américaine des arts et des sciences ainsi que membre honoraire de l'Académie australienne des sciences humaines. Il est résident de l'IEA de Paris en 2016-2017 pour son projet de recherche *En marge de l'amour : gratitude, loyauté et altruisme à l'époque classique et au-delà.*

References

1. Bash, Anthony. 2007. *Forgiveness and Christian Ethics*. Cambridge: Cambridge University Press.
2. Brown, H.O.J. 1997. "Godly Sorrow, Sorrow of the World: Some Christian Thoughts on Repentance". In Amitai Etzioni and David E. Carney, eds., *Repentance: A Comparative Perspective*. Lanham MD: Rowman and Littlefield, pp. 1-20.
3. Cox, Harvey. 1997. "Repentance and Forgiveness: A Christian Perspective." In Amitai Etzioni and David E. Carney, eds., *Repentance: A Comparative Perspective*. Lanham MD: Rowman and Littlefield, pp. 121-62.
4. Etzioni, Amitai. 1997. "Introduction". In Amitai Etzioni and David E. Carney, eds., *Repentance: A Comparative Perspective*. Lanham MD: Rowman and Littlefield, pp. 1-20.
5. Griswold, Charles L. 2007. *Forgiveness: A Philosophical Exploration*. Cambridge: Cambridge University Press.

6. Murphy, Jeffrie G. 2012. *Punishment and the Moral Emotions: Essays in Law, Morality, and Religion*. Oxford: Oxford University Press.
7. Nave, Guy D., Jr., 2002. *The Role and Function of Repentance in Luke-Acts*. Atlanta: Society of Biblical Literature.
8. Teubert, Wolfgang. 2004. "When did We Start Feeling Guilty?" In Edda Weigand, ed., *Emotion in Dialogic Interaction: Advances in the Complex*. Amsterdam: John Benjamins, pp. 121-62.

to being different. It is here that remorse shades over into repentance, with the deep sense of guilt that this term implies. Amitai Etzioni (1997: 12-13) writes: “To fully repent, ‘sinners’ must restructure their lives in line with the prevailing mores.” Harvey Cox (1997: 3) explains that in the Liturgy for Holy Communion, “The single and sole precondition for their participation in this feast of hope and anticipation is that they have repented and seek to lead a new life.” And Harold O.J. Brown (1997: 33) affirms: “Christian repentance involves not merely a turning away from what one has done in the past, but also a rejection of what one has been,” and he notes that “at first, it seems to involve a kind of alienation from oneself.”

This view of a total transformation of our nature is not unproblematic. Jeffrie G. Murphy (2102: 145) observes: “Many evangelical Christians speak of their conversion experiences as being ‘born again’ and describe themselves as starting with a clean slate, as ‘beginning again’. On one interpretation of this way of talking, it seems to me that one might be encouraged not to spend much time looking to or thinking about the past (and remorse involves rather consuming thinking about the past) because, having now been saved by perceiving the direct intervention of Jesus into one’s life, one is now in some sense a ‘new person’ – not the same person who committed those terrible past criminal acts.” Murphie adds: “Indeed, an excessive brooding over one’s past sins ... may approach the sin of despair, the sin of believing that God’s forgiveness and love are forever lost.” But is this not precisely the kind of fixation on the past, the wallowing in one’s ineradicable guilt, that characterizes repentance in early Christianity?

It is not hard to see where this conception of repentance comes from. As we read in Luke (3:3) of John the Baptist, “**He went into all the region around the Jordan, proclaiming a baptism of repentance [metanoia] for the forgiveness of sins**” (New Revised Standard Version; cf. Mark 1:4). Or in the words of Jesus himself: “Thus it is written, that the Messiah is to suffer and to rise from the dead on the third day, and that repentance [metanoia] and forgiveness of sins is to be proclaimed in his name to all nations, beginning from Jerusalem” (Luke 24:46-47). Or again, in Acts (5:31): “God exalted him at his right hand as Leader and Savior that he might give repentance [metanoia] to Israel and forgiveness of sins”. In all these cases, the word translated as “repentance” is *metanoia*.

There are, however, other passages that may raise some doubts as to the precise sense of *metanoia* in these contexts. In Acts (19:4), we read: “Paul said, ‘John baptized with the baptism of repentance [metanoia], telling the people to believe [pisteusosin] in the one who was to come after him, that is, in Jesus.’” Here, in what is clearly an expansion of Luke 3:3, one might be inclined to understand rather the classical sense of *metanoia* as a change of mind, which results in abandoning old beliefs in favor of the belief in Jesus. Again, when we read in Acts 10:43, “All the prophets testify about him that

everyone who believes in him receives forgiveness of sins through his name,” we may observe that belief here takes the place of *metanoia* as the condition of forgiveness or remission of sins. It is perhaps natural, in light of this verse, to take *metanoia* in parallel expressions in the sense of a change of conviction: it is the new faith, not the remorse that “involves rather consuming thinking about the past”, as Murphie puts it, that brings about the remission of sins. The words *metanoia* and *pistis* or faith are placed in apposition in Acts 20:21, where Paul says: “as I testified to both Jews and Greeks about repentance [metanoia] toward God and faith toward our Lord Jesus”; the terms seem pretty much equivalent, and suggest that the change of mind is to be understood precisely as the adoption of the new belief.

On the basis of the above evidence, it would appear that the biblical terms typically rendered as “repent” or “repentance” might best be understood as a change of mind leading to true belief. And indeed, in recent



translations of the Bible, *metanoia* is sometimes rendered as “conversion” rather than as “repentance”. Thus, although the Bible de Jérusalem reads « Et il vint dans toute la région du Jourdain, proclamant un baptême de repentir pour la rémission des péchés, » the *Traduction Œcuménique de la Bible* (2010) has “Il vint dans toute la région du Jourdain, proclamant un baptême de conversion en vue du pardon des péchés.” So too, the Spanish Nueva Versión Internacional renders Luke 3:3 as “Juan recorrió toda la región del Jordán predicando el bautismo de arrepentimiento para el perdón de pecados” (cf. *La Biblia de las Américas*), but the La Palabra version offers “Comenzó Juan a recorrer las tierras ribereñas del Jordán proclamando un bautismo como signo de conversión para recibir el perdón de los pecados” – “conversión” has replaced “arrepentimiento” here (the Traducción en Lenguaje Actual offers the locution, “turn to God”: “¡Bautícense y vuélvanse a Dios!”). *The Italian Nuova Riveduta* (2006) has “repentance” (un battesimo di ravvedimento), but the Conferenza Episcopale Italiana version gives “un battesimo di conversione per il perdono dei peccati.”

Luther rendered the verses as “Und er kam in alle Gegend um den Jordan und predigte die Taufe der Buße zur Vergebung der Sünden”, that is, “penance”, but the Gute Nachricht Bibel has “Kehrt um und lasst euch taufen, denn Gott will euch eure Schuld vergeben!” that is, “convert” in the root sense of “turn round.” These differing versions testify to a deep uncertainty about how to understand the Greek term *metanoia*.

Of course, the faith in Christ preached in the New Testament was very different from the relationship between the classical Greeks and their gods. But the alteration or transformation implied by the term metanoia did not necessarily presuppose a painful reflection upon and rejection of one’s past sins, in the sense that attaches to the modern word “remorse,” so much as a turn to a new kind of belief. Whatever painful regret this might induce in the believers, it was not, I think, part and parcel of the notion of metanoia as such, which retained its classical semantic register.

When we come to the Fathers of the Church, things look different. Basil writes in his letter to the Neocaesarians, “I pray that you all live amid tears and perpetual repentance.” Ambrose, in his treatise *On Penitence: Against the Novatians* (190–91), insists that a person who has committed sins in secret, if he repents sincerely, will be reintegrated into the congregation of the church: “I wish that the guilty person hope for pardon, beg for it with tears, beg for it with groans, beg with the tears of all the people, entreat that he be pardoned [ignoscatur] . . . I have people who, during penitence, have made rivulets of tears in their faces, hollowed their cheeks with continual weeping, prostrated their bodies so that they might be trampled by all, and with their faces forever pale with fasting, presented the appearance of death in a breathing body.” John Chrysostom affirms: “For this life is in truth wholly devoted to repentance, grief and wailing. This is why it is necessary to repent, not merely for one or two days, but throughout one’s whole life” (*On Compunction* 1.1).

Christianity conferred a new meaning upon terms like *metanoia* and *paenitentia*, associating them not only with regret but with conversion and redemption through faith. But even those who had exhibited the profound change of heart implied in conversion might not adequately have abandoned their former state of sin, and repentance came to signify not just a deep moral regret for prior conduct but a lifelong sense of guilt and anguish for one’s fallen state. This latter meaning became dominant, I believe, with the emergence of ascetic practices, with their emphasis on a lifelong discipline of self-punishment, motivated by a perpetual consciousness of guilt and sin, as the precondition for grace and forgiveness. Classical regret was now fully transformed into a penitential posture that approached “the sin of despair.”



Par **MARC-HENRY SOULET**
RÉSIDENT 2016-2017 •
IEA DE NANTES

Quelques enjeux du renouveau du travail social identitaire

Pourquoi la question du travail social identitaire, entendu comme tel lorsqu’il cherche à prendre en considération le registre identitaire comme base d’intervention, se thématise-t-elle aujourd’hui sur le devant de la scène socio-politique dans nombre de pays occidentaux? Bien évidemment, le retour du religieux dans la société en général et la montée de l’Islam au sein de populations issues de l’immigration y contribuent considérablement, mais probablement faut-il les contextualiser pour en saisir pleinement le poids. La résurgence de la dimension identitaire au sein de l’action sociale peut ainsi être comprise en la mettant en perspective avec quatre grandes idées.

Idée n° 1: Le couplage action sociale et identité religieuse n’est plus dissimulé aujourd’hui comme lors de l’apogée de l’État-providence se déclamant sous la forme de la justice sociale et l’affirmation de la centralité de la solidarité publique. On assiste en effet au retour d’une dimension morale au sein des politiques publiques, particulièrement des politiques sociales, où l’on voit se développer des soutiens financiers publics à des associations éducatives ou sociales à caractère religieux. Cette « option charitable » doit être mise en perspective plus largement avec la réforme de l’État-providence et la volonté de réduire les dépenses directes des administrations sociales avec comme corollaire l’augmentation des montants accordés à des associations locales, parfois d’inspiration religieuse, en raison de leur proximité avec les populations en difficulté.

Idée n° 2: L’activité caritative profite du crédit global dont bénéficie l’action humanitaire depuis quelque temps, tirant elle-même avantage de la faible efficacité de l’action par le droit de l’État-social, rendant quasiment interchangeables les

qualitatifs caritatif et humanitaire. L’action humanitaire, portée par le devoir d’ingérence justifiant l’intervention, par-delà les croyances et les problèmes, auprès de populations victimes de catastrophes naturelle ou de fléaux socio-militaires, a donné un souffle nouveau à l’action bénévole et à l’orientation vers le prochain souffrant, fut-il lointain. Elle a contribué ce faisant à redonner une légitimité politique et une vertu morale à la dimension caritative de l’engagement social d’individus et d’associations à partir d’une mise en vue des failles de l’action étatique. Ce mouvement d’ensemble, initié à l’échelle internationale, s’est incarné, dans la même dynamique, à l’échelon national, autour notamment de l’humanitaire de l’intérieur et de l’aide sociale d’urgence et a largement contribué au ressourcement du caritatif dans le paysage de l’action sociale, que ce soit par le biais d’initiatives socio-médiatiques (les Restos du cœur) ou du regain des soupes populaires et autres distributions alimentaires aux plus nécessiteux.

Idée n° 3: La montée d’une nouvelle demande identitaire, notamment autour de l’Islam, a modifié le paysage de l’intégration. Celle-ci a procédé elle-même d’un double mouvement: d’une part, l’épousement de l’ascenseur social et du modèle de l’assimilation dont, auparavant, la population migrante avait tiré bénéfice et à laquelle, volens nolens, elle avait souscrit; d’autre part, l’émergence de nouveaux acteurs identitaires proposant une revendication

communautaire différentielle. Il est important de noter ici que ce phénomène qui bouleverse le paysage socio-politique des pays européens, de l’Angleterre à la France, pourtant fortement différenciés quant à leur logique et à leur politique d’intégration, en passant par les Pays-Bas et même la Suède, s’enracine dans une double réalité autant existentielle que socio-politique. D’un côté, la sédentarisation des populations ayant migré pour des raisons économiques dans les générations précédentes marquant une demande d’Islam quand l’horizon biographique se fait dans le pays d’accueil; de l’autre, la « racialisation » et la spatialisation de l’exclusion sociale auxquelles les jeunes générations issues de l’immigration sont confrontées.

Idée n° 4: Le déplacement de la question sociale qui a traversé tous les États sociaux des démocraties occidentales ces 20 dernières années a ouvert la voie à l’expression légitime d’autres modes de gestion des problèmes sociaux. Deux éléments, a minima, ont nourri ce dernier: d’une part, le glissement du fondement de l’action sociale passant d’une entreprise visant à favoriser

social ; 2) la compréhension des mécanismes de gestion des identités discréditées et celle des modalités d’action en situation de vulnérabilité ; et 3) l’étude des formes de traitement social de la non-intégration. Il dirige la collection Res socialis chez Academic Press Fribourg où il a coordonné la publication de plusieurs ouvrages et a publié de nombreux articles dans le champ des problèmes sociaux comme sur des questions épistémologiques et méthodologiques en sciences sociales.

Ces quatre idées (réémergence du couplage action sociale et identité religieuse, relégitimation du caritatif par l’humanitaire, nouvelle demande identitaire différentielle et déplacement de la question sociale vers une cohésion à produire dans une société considérée comme foncièrement pluraliste) permettent d’éclairer le retour sur le devant de la scène de l’antienne identitaire du travail social qui redonne, notamment, place aux *faith based organisations* pour toucher des populations spécifiques culturellement au nom du fait qu’elles relèvent des mêmes particularismes identitaires. Mais promouvoir un travail de médiation pour favoriser les échanges entre communautés identitaires (notamment religieuses) et société majoritairement laïque ne va pas de soi. Il convient a minima de prendre en considération quelques dilemmes et enjeux pour en comprendre les implications et les modalités.

L’auteur

Marc-Henry Soulet est professeur ordinaire de sociologie, titulaire de la Chaire de Travail social et politiques sociales de l’Université de Fribourg en Suisse. Il est l’actuel Président de l’Association internationale des sociologues de langue française. Il est à ce titre pleinement concerné par (et engagé dans) les transformations contemporaines des sciences humaines et sociales au plan pédagogique et scientifique. Il développe ses travaux dans une triple direction : 1) l’analyse des formes concrètes d’intervention sociale et celle des transformations contemporaines de l’État

social ; 2) la compréhension des mécanismes de gestion des identités discréditées et celle des modalités d’action en situation de vulnérabilité ; et 3) l’étude des formes de traitement social de la non-intégration. Il dirige la collection Res socialis chez Academic Press Fribourg où il a coordonné la publication de plusieurs ouvrages et a publié de nombreux articles dans le champ des problèmes sociaux comme sur des questions épistémologiques et méthodologiques en sciences sociales.

LES EFFETS CONTRE-PRODUCTIFS D'UNE APPROCHE CULTURALISTE DES SITUATIONS SOCIALES

La demande de reconnaissance identitaire, postulant que tout est culture et que la culture est un tout, expose au risque de surinterprétation des données en termes culturels et à une essentialisation des conduites sociales. À cela on devrait ajouter la tentation de réduction culturaliste qui, en privilégiant la seule dimension culturelle, passe sous silence les clivages sociaux et les rapports de pouvoir qui traversent lesdits groupes identitaires. Dès lors, ce à quoi expose cette lecture, c'est à produire un renforcement de la marginalité des populations en question en raison de l'affichage public du stigmate différentiateur et à contribuer ainsi à l'affaiblissement de leurs capacités d'organisation autonomes (cf. l'exemple des populations tziganes en Europe ou autochtones en Amérique du Nord). On risque ainsi d'assister à un mouvement paradoxal d'incitation à l'intégration d'un côté et de mise à l'écart et de réduction à l'état de dépendants sociaux de l'autre, comme en témoigne l'exemple des Français musulmans rapatriés d'Afrique du Nord après la décolonisation, population française sur le plan juridique mais perçue comme étrangère sur le plan culturel que la création d'une administration et d'un service social spécifiques est venue acter en produisant une forme d'isolement social institutionnalisés.

En considérant la culture comme un état unique, stable et tangible, le travail social identitaire s'en sert comme point d'appui pour le développement des pratiques concrètes des intervenants sociaux. Elle est tout à la fois, pour ceux-ci, un préalable sur la base duquel se construisent des représentations sociales, une condition à partir de laquelle se dessinent les formes de l'intervention et un support dont il est possible de se servir pour atteindre des objectifs d'action. Le danger est alors double: celui, en favorisant les différences et les spécificités culturelles, de recouvrir les aspects proprement sociaux de la situation dans laquelle ces populations se trouvent et celui, dans une forme d'angélisation de l'altérité jouant sur la culpabilité et la reconnaissance aveugle des « droits culturels », de l'admission absolue de la différence de l'autre comme condition d'établissement de la relation.

L'ACTION SOCIALE CONFESSIONNELLE: ENDO- OU EXO-ORIENTÉE

De manière récurrente, l'action sociale portée par des organisations à caractère religieux, est tiraillée entre deux stratégies: soit privilégier la confessionnalité en cherchant à souder les croyants autour de la foi et en développant des actions spécifiques pour les plus démunis de ceux-ci au nom d'une commune identité et du partage d'une même vision du monde, soit élargir l'action aux plus démunis entre tous, indépendamment de leurs croyances, au nom de la souffrance d'autrui que tout porteur desdites valeurs religieuses ne saurait tolérer. Le dilemme entre affirmation confessionnelle et exigence éthique pour appréhender les problèmes sociaux fut ainsi très présent en France autour de la Jeunesse Ouvrière Catholique qui, progressivement, par la mise en œuvre de sa méthode d'analyse, le fameux « voir, juger, agir », a gommé une vision apostolique de l'action pour une problématique des besoins. Cette déconfessionnalisation de l'action au profit de la mise en avant d'une logique professionnelle identifiée indépendamment des caractéristiques identitaires, culturelles ou religieuses des personnes, s'est traduite, à la fin des années cinquante du siècle précédent, par

un retour à une stratégie de valorisation de l'action sociale identitaire avec la création, en contrepoint de la Jeunesse Ouvrière Catholique, de l'Action Catholique Ouvrière par la hiérarchie institutionnelle catholique.



On observe la même opposition de stratégies aujourd'hui dans l'action sociale musulmane entre la logique d'un islam associatif type les Jeunes Musulmans de France et celle du mouvement Tabligh. Le premier, valorisant l'engagement social du musulman, a opté pour une approche religieuse intégrationniste et promeut la prédominance de l'approche socioculturelle sur la gestion spirituelle et culturelle. Le second rend visible un islam actif dans l'espace public porté par une vocation missionnaire en allant à la rencontre des musulmans par des sorties quotidiennes. Si la finalité première est bien l'encouragement à la pratique de la religion et l'éducation islamique, son action a un effet indirect de lutte contre les comportements déviants par un travail de réveil moral auprès des populations les plus marginalisées.

Prendre en considération la polarisation endo-orientation ou exo-orientation de l'action sociale confessionnelle signifie en ce sens s'attacher à comprendre les types de rapports qu'une action fondée expressément sur un enracinement religieux va entretenir avec des services publics et les populations en difficulté en même temps que de saisir les perspectives que de telles initiatives dessinent pour les populations destinataires sous forme d'empowerment ou, au contraire, de déplacement des logiques assistantielles.

LES BIAIS DE LA MÉDIATION CULTURELLE

La reconnaissance du pluralisme normatif et le constat de la différentiation identitaire promeuvent inéluctablement des formes de travail social s'appuyant sur la dimension interculturelle. Pour faciliter ce travail de médiation, il est fréquent de recourir à des intermédiaires culturels, au risque d'une ethnicisation des intervenants (les Grands Frères, les médiateurs culturels endogènes, les femmes-relais...), servant « d'interprètes de la tradition ». L'autochtonie, i. e. une origine, réelle ou supposée, partagée ou une expérience sociale commune, l'habitat en zones défavorisées, est ainsi censée dévoiler des compétences spécifiques pour intervenir ou soutenir l'intervention auprès de populations spécifiques.

Cette médiation communautaire de proximité soulève à minima deux problèmes. Pour les populations-cible tout d'abord, la pente vers le clientélisme et la dépendance dans la mesure où le traducteur devient un promu, un leader d'opinion, et donc où le bénéficiaire se repose sur cet aidant naturel (par nature non dangereux car non étranger) et ne développe pas de compétences

propres à traiter avec les institutions. Il y a là, ainsi, le danger d'une intégration horizontale dont les rapports avec les institutions verticales sont médiés par des agents doublement reconnus. Pour les médiateurs endogènes ensuite, le risque de voir cette préférence

culturelle se retourner contre eux dans la mesure où cette altérisation de leur condition les enferme dans une sous-professionnalité puisque, leurs qualités d'intervenants reposant sur leurs compétences ethnico-culturelles (langue, religion, expérience biographique, habitat), ils sont condamnés par cela même à être essentialisés professionnellement et à voir leur carrière bloquée à celle de spécialistes des mœurs et coutumes communautaires.

LE DILEMME DE L'IDENTITÉ OU DE LA PROXIMITÉ

Promouvoir la dimension communautaire ou, à tout le moins, la reconnaître comme un des acteurs significatifs de l'action sociale ne peut se faire sans la prise en compte de son enracinement. Et là, de nouveau, une bifurcation stratégique apparaît. Faut-il mettre l'accent sur le caractère identitaire de cette communauté, jouer du partage d'une culture, fut-il fantasmé, et d'une cohésion des valeurs? Faut-il, a contrario, mettre en avant l'unité de lieu et la force de la proximité dans la structuration du commun?

L'exemple de la proximité spatiale pensée comme support d'intervention sociale aux Pays-Bas est ici tout à fait éloquent puisqu'il s'est, si l'on peut dire, thématisé deux fois sur l'agenda politique. Dans le troisième quart du xx^e siècle tout d'abord pour échapper à une emprise communautaire confessionnelle (catholique et protestante) qui encadrerait l'action sociale. Dans une société en pleine transformation (sécularisation, libéralisation des mœurs, consumérisme de masse, concentration urbaine), la proximité spatiale est mobilisée comme substrat de l'intervention sociale pour développer les liens sociaux et enclencher de nouvelles dynamiques sociales, sans exclure non plus dans ces formes participatives (conseil de quartier) et dans ces équipements collectifs de proximité une visée de régulation des conduites des populations nouvellement arrivées. À la toute fin du Xxe siècle ensuite, quand les Pays-Bas ont rompu avec une politique sociale centrée, pour les populations immigrées et les minorités, sur leurs besoins particuliers, l'expression de leurs différences culturelles et la reconnaissance de droits singuliers. Mais, les résultats d'une telle politique furent aux antipodes de ce qui était escompté, comme l'ont souligné les différentes évaluations qui en furent faites. Face à cette situation, les pouvoirs publics lancèrent une nouvelle politique centrée sur le quartier. Dans ces programmes de « nouveau social », pour reprendre le qualificatif

Quelques repères

Qui donne ? Combien ? Quelques chiffres pour se repérer !



41%

des dons sont faits sur le dernier trimestre de l'année dont la moitié sur le mois de décembre

En 2015, les français ont augmenté leur don moyen :

- 43 % des dons ont été faits par prélèvements automatiques en 2015 contre 37 % en 2011.
- Le don moyen par chèques et autres a progressé de +4% pour atteindre 63 € ;
- Le don moyen en ligne se maintient à 104€ en 2015,
- Par prélèvement automatique mensuel le don moyen se maintient à 12,8 €.

104



Enfance

- L'aide et la protection de l'enfance est la première cause jugée prioritaire et est citée par 39 % des sondés ;
- le soutien à la recherche médicale par 30% des français ;
- la lutte contre l'exclusion et la pauvreté est plébiscitée par 29 % des français.

UN TRAVAIL SOCIAL REPOSANT SUR UNE LAÏCITÉ D'INTELLIGENCE

Le travail social identitaire a longtemps été tenu à distance par la suprématie de registres universalistes de l'État-providence et par l'idée que le travail social, dans une finalité dominante de contribution à l'intégration, était porté par la représentation d'une nécessaire unité normative de la société. Mais, le basculement vers la cohésion sociale comme finalité à viser par le travail social et les politiques sociales, en entérinant le pluralisme normatif et la diversité culturelle des sociétés contemporaines, offre un élixir de jouvence à l'antienne identitaire du travail social. Non seulement elle lui redonne place, mais encore elle en fait un des vecteurs principaux pour toucher des populations spécifiques culturellement. Mais si la tâche de rejoindre « sa » clientèle ou sa « population » semble plus effectivement remplie, demeure une interrogation vivace sur la manière, à partir de cette activité centrée sur des particularismes identitaires ou culturels, de parvenir à soutenir la cohésion sociale visée. Sur quoi en effet baser une appréhension du travail social misant sur une dimension identitaire qui va du travail social baignant dans des principes

93 % des montants des dons sont faits par des donateurs fidèles. En termes de profil, il s'agit plutôt d'une femme : 55 % de ceux qui se déclarent donateurs sont des femmes. 52% des sondés se déclarant donateurs ont plus de 50 ans alors qu'ils ne représentent que 47 % de la population française.

Profil



religieux au travail social communautaire valorisant certains aspects spécifiques d'une population en passant par toutes les formes de centration, voire de sélection, de l'intervention sur une qualité culturelle des bénéficiaires?

Le défi du travail social dans la représentation contemporaine de la société devient celui de contribuer à

la promotion de la cohésion sociale en favorisant la rencontre inter-classiste, inter-culturelle, inter-confessionnelle au sein de l'espace public, ce qui implique le dépassement des positions, la transformation des identités et la reconnaissance de la diversité, bref le passage, pour reprendre une belle formulation de Régis Debray à propos de l'école, d'une laïcité d'incompétence

renvoyant à l'idée que le culturel, l'identitaire, le religieux, parce qu'ils relèvent de choix privés, ne concerne pas la chose publique, à une laïcité d'intelligence reposant, en raison de la reconnaissance sociale, et donc publique, de la différence des choix privés, sur la nécessité de composer avec. Vaste programme!

L'IEA de Paris. Un site exceptionnel dédié à la recherche en sciences humaines et sociales

Par Gretty Mirdal, directrice de l'IEA de Paris



Gretty Mirdal dirige l'IEA de Paris depuis le 1^{er} septembre 2012

La mission première de l'IEA est l'accueil des chercheurs internationaux les plus prometteurs et les plus reconnus dans les domaines des sciences humaines et sociales (SHS). Chaque promotion est composée de 25 à 30 chercheurs de toutes disciplines qui résident à Paris de 5 à 10 mois. Ils y conduisent un projet de recherche de leur choix et disposent d'un espace singulier de liberté et d'échange, propice au développement de nouvelles perspectives et au dépassement des frontières de la connaissance.

Ce qui caractérise l'IEA de Paris et le distingue des instituts situés sur un campus universitaire ou dans une zone à l'écart de la ville, c'est son ancrage au cœur de la capitale française, au centre d'une vie scientifique et culturelle très riche à laquelle les résidents sont invités à participer.

Tout en respectant le besoin des chercheurs de se concentrer sur leur projet et en leur fournissant tous les services et l'assistance nécessaires pour les libérer des obligations pratiques et administratives, l'objectif de l'institut est de susciter des échanges féconds en son sein — notamment à travers le séminaire interne hebdomadaire — et avec les collègues chercheurs français, en particulier ceux des institutions membres de l'Institut. L'IEA accueille par ailleurs des colloques, ateliers et conférences organisés par ses résidents et ses partenaires, favorisant ainsi des moments d'échanges interdisciplinaires.

La sélection des chercheurs résidents est fondée sur une procédure rigoureuse, conforme aux standards

internationaux les plus exigeants. Les candidatures reçues dans le cadre d'un appel annuel, largement diffusé dans le monde académique international, sont soumises à une présélection sous le contrôle d'un Conseil scientifique, composé de chercheurs indépendants internationalement reconnus. Les dossiers présélectionnés sont évalués par au moins deux rapporteurs externes, spécialistes du domaine du candidat. Le Conseil scientifique établit enfin la liste des candidats à qui pourra être proposée une résidence

PROGRAMMES DE RECHERCHE

L'institut soutient la recherche fondamentale dans tous les

domaines des SHS. Il promeut en outre un programme spécifique visant à lier les recherches sur le cerveau avec celles portant sur la culture et la société.

PROGRAMME BLANC

Soucieux de soutenir une recherche fondée sur la curiosité, sans visée d'applications immédiates mais avec pour but d'étendre tous les domaines du savoir, l'IEA attache une grande importance au fait de sélectionner ses chercheurs sur la seule base de l'excellence de leur parcours et de leur projet, sans privilégier de discipline ou de thématique. Les domaines de recherche représentés se caractérisent ainsi par une grande diversité: archéologie, économie, études classiques, psychologie,

philosophie, histoire, littérature, philologie, linguistique, théorie et histoire de l'art et de l'architecture, sociologie, science politique, ou encore études des sciences.

Cette diversité a pour objectif de susciter un dialogue fructueux entre chercheurs de cultures scientifiques et nationales différentes, qui n'ont habituellement que peu de chances de se rencontrer. La confrontation des perspectives et méthodes permet de développer des points de vue neufs et favorise l'innovation.

PROGRAMME « CERVEAU, CULTURE, SOCIÉTÉ »

L'ambition de contribuer au développement et au rayonnement des SHS implique aussi des échanges réguliers et approfondis avec les disciplines des sciences de la nature. Le domaine de la cognition et du cerveau, en particulier, apparaît aujourd'hui comme



En savoir plus sur l'IEA de Paris

L'Hôtel de Lauzun

L'IEA de Paris est installé depuis 2013 dans un site exceptionnel que la Ville de Paris a dédié au rayonnement des Sciences humaines et sociales: l'hôtel de Lauzun. Demeure remarquable du XVII^e siècle, construite entre 1655 et 1660, il a conservé une grande partie de son décor intérieur et a abrité au fil du temps personnalités historiques et artistes célèbres tels que Théophile Gautier et Charles Baudelaire.

Cet ensemble architectural unique allie des salles patrimoniales des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles avec des espaces modernisés et fonctionnels.

La vie à l'institut

Pendant leur séjour, les résidents disposent à l'hôtel de Lauzun d'un bureau équipé et ont accès à des salles de réunion et de colloques ainsi qu'à une bibliothèque. Ils bénéficient également d'un accès facilité et d'un droit au prêt optimal



L'IEA de Paris est installé depuis 2013 dans l'Hôtel de Lauzun

un des terrains sur lesquels les deux cultures scientifiques peuvent le plus aisément établir un échange fructueux.

Le développement exponentiel des données scientifiques sur le corps, le cerveau et le fonctionnement de l'être humain dans son environnement doit être suivi et pris en compte dans la recherche en SHS. Il devient en effet difficile pour les SHS de continuer à étudier l'action, la cognition et la conscience en ignorant les acquis des études neuro-anatomiques et neuro-fonctionnelles. De la même façon, les sciences de la vie, et plus particulièrement les neurosciences, ne peuvent prétendre comprendre pleinement l'Homme sans s'appuyer sur les savoirs produits par les humanités.

L'objectif du programme « Cerveau, culture et société » est de créer un espace permanent de dialogue interdisciplinaire, nourri d'ateliers et de colloques, et conduisant à des collaborations originales autour de nouveaux projets. En accueillant en résidence (de quelques semaines à une année universitaire entière) des chercheurs en neurosciences au sein d'une promotion majoritairement composée de spécialistes de SHS, l'institut rend possibles des échanges a priori improbables qui familiarisent les uns avec les travaux et modes de pensée des autres.

En lien direct avec la communauté francilienne de la recherche, l'IEA organise chaque année plusieurs événements — de l'atelier de travail d'une demi-journée au colloque international de plusieurs jours — réunissant spécialistes de sciences de la vie et de la cognition (neuroscientifiques, psychologues et psychiatres) et chercheurs en SHS. Les thèmes de travail portent pour la plupart sur des enjeux sociétaux majeurs, comme les mécanismes d'identification et d'adhésion à une communauté, la compréhension des causes des actes de violence extrême, ou encore l'utilisation politique des connaissances scientifiques sur le cerveau.

dans les bibliothèques partenaires avec, pour la plupart d'entre elles, un service spécifique d'acheminement des ouvrages à l'institut. Un déjeuner est proposé aux résidents chaque jour de la semaine dans la salle à manger commune, où ils peuvent également se retrouver à tout moment de la journée autour d'un café ou d'un en-cas.

À partir de la rentrée 2017-2018, les résidents et leur famille seront hébergés dans le Pavillon Victor Lyon, complètement rénové, situé au cœur de la Cité internationale universitaire de Paris.

En ligne
<http://www.paris-iea.fr>
 @IEAdeParis

L'IEA de Paris

2007

- 2007 : création de l'IEA de Paris
- 2008 : accueil des premiers résidents

L'IEA de Paris, créé fin 2007 sous les auspices de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme (FMSH) avec le soutien de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) et de l'École normale supérieure (ENS), a accueilli ses premiers résidents début 2008. Sur le modèle de l'IEA de Princeton, il a développé une politique scientifique fondée sur l'excellence et l'ouverture interdisciplinaire, sans privilégier de thématique spécifique.

- 2011 : autonomisation de l'IEA de Paris
- 2013 : installation à l'Hôtel de Lauzun

En 2011, il est devenu une institution indépendante et autonome, soutenue par les principales universités et institutions de recherche de la région parisienne ainsi que par la Ville de Paris, la FMSH et le Conseil régional d'Île-de-France. Gretty Mirdal, professeure de psychologie à l'Université de Copenhague, a été nommée en 2012 pour occuper le premier poste permanent de directeur.

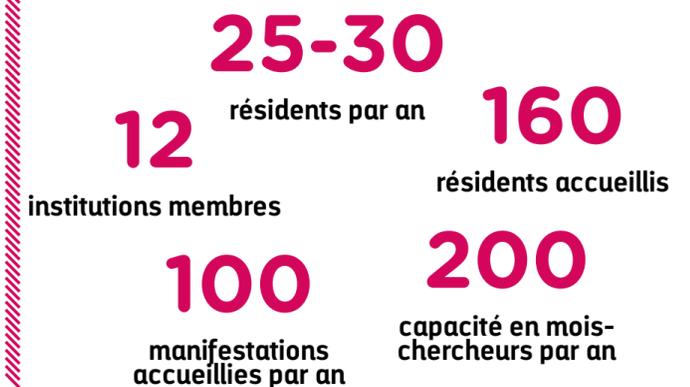
2011

La fin de l'année 2013 a marqué un nouveau départ dans l'histoire de l'IEA, lorsqu'il a pu se doter de locaux propres en s'installant sur l'île Saint-Louis dans l'hôtel de Lauzun, une demeure du XVII^e siècle mise à sa disposition par la Ville de Paris. Ce bâtiment exceptionnel et chargé d'histoire a contribué à accroître la visibilité et l'attractivité de l'institut.

2017

L'IEA de Paris est aujourd'hui profondément inséré dans différents réseaux scientifiques locaux et internationaux. Partenaire de douze universités et écoles supérieures ainsi que de 15 bibliothèques universitaires de Paris et sa région, il est également membre des réseaux français et européen des instituts d'études avancées (RFIEA et NETIAS). Il participe au programme de résidences de recherche EURIAS, financé par l'Union européenne.

Quelques chiffres



Pour avancer, il faut innover. Mais quand l'innovation est en crise, que fait-on ?



Par
**PATRICK JUVET
LOWÉ G.**
RÉSIDENT 2012-2013 •
IMÉRA D'AIX-MARSEILLE

RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL!

Et devant le double regard émerveillé et inquiet de l'homme défilent continuellement les signes d'une profonde mutation de la société. Il en est le principal instigateur; bonne ou mauvaise, cette mutation continue est le fruit de l'œuvre de re-création opérée par l'homme. Là se trouve, sans doute, le secret de son évolution: une incessante innovation qui, tirant les leçons du passé, prend pied dans le présent et se projette dans l'avenir.

À dire vrai, voir en l'innovation la clé de l'évolution des sociétés n'a rien de nouveau. En prenant progressivement conscience de ses capacités d'innovation, l'homme a cependant cru devoir conceptualiser un phénomène multiséculaire caractéristique de la nécessité de faire progresser l'humanité. Il lui a d'abord donné une portée restreinte en l'assimilant au progrès technique ou à l'idée d'innovation technologique. Depuis, le concept s'est élargi dans le domaine des activités économiques et dans divers autres domaines de la vie en société

L'auteur

Docteur en droit, Patrick Juvet Lowé G. est enseignant-chercheur à l'Université de Dschang (Cameroun), formateur à l'École Régionale Supérieure de la Magistrature de l'OHADA (Organisation pour l'Harmonisation en Afrique du Droit des Affaires), et à l'Académie de l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle. Il a été résident à l'IMÉRA d'Aix-Marseille en 2012-2013. Il

(santé, éducation...). Aujourd'hui, innover semble davantage exprimer le désir de promouvoir un phénomène de mode moderne, voire postmoderne. Et le rythme des « innovations » ou des productions se réclamant d'un tel substantif ne cesse de croître. Corrélativement l'on note, non sans étonnement, que le monde connaît des crises de plus en plus aiguës. Mais ici encore, rien de nouveau sous le soleil! Les sociétés, pourrait-on dire, ont toujours été, à diverses étapes de leur évolution, en crise. Si elles ont survécu pendant tous ces millénaires, c'est qu'effectivement il a fallu chaque fois inventer ou réinventer des formules de sortie de crise. Alors, les crises contemporaines que traverse la terre des hommes ne dévoileraient-elles pas une autre, plus profonde, qu'il faut rechercher dans le sens aujourd'hui donné à la capacité innovatrice?

LA CRISE DE L'INNOVATION

Considérons une situation typique, le pouvoir de consommation des citoyens dans les sociétés occidentales. Les indicateurs indiquent une baisse de ce pouvoir. En même temps, l'on reçoit à longueur de journée des spots publicitaires de nombreuses industries annonçant des évolutions extraordinaires (il y a tellement de choses extraordinaires

est l'auteur de plusieurs articles et ouvrages dans le domaine du droit des activités économiques (commerce international, propriété intellectuelle, droit des biens, droit bancaire...) et la théorie du droit. Son dernier ouvrage, *Droit des brevets et santé publique dans l'espace OAPI*, a été publié aux Presses Universitaires d'Aix-Marseille (PUAM) en décembre 2014.

de nos jours!) et des gadgets se revendiquant de la perfection, pour autant que cette dernière soit de ce monde. L'exemple peut être étendu aux dernières sorties de quelque appareil qui mobilise l'attention alors même que le dixième des possibilités offertes par les anciennes sorties a à peine été parcouru. Or, le problème des consommateurs est-il tant dans le perfectionnement quasi-inutile des gadgets que dans la recherche des formules lui permettant de satisfaire ses besoins essentiels? Car la crise de l'innovation, c'est aussi d'avoir suscité des faux problèmes auxquels on croyait apporter de vraies solutions, et d'y avoir hélas plus souvent apporté de fausses solutions, contribuant ainsi à créer de vrais problèmes. L'innovation est en crise non pas parce qu'elle n'existe pas, mais peut-être bien parce qu'elle s'est trop écartée de la réalité; de la vérité des faits; de son sens de l'utilité. Dès lors, la profusion des innovations et la rapidité avec laquelle elles sont mises sur pied peuvent être interprétées comme un indicateur supplémentaire de la crise: le trop-plein d'innovations... Et la loi est devenue complice de cette frénésie, consacrant par les droits de propriété intellectuelle le moindre sourire crispé pour peu que celui-ci soit revendiqué en tant qu'innovation.

En rejetant le 1^{er} avril 2013 la demande de brevet déposée par un géant de l'industrie pharmaceutique mondiale et portant sur une nouvelle version d'un médicament connu contre la leucémie, au motif que ladite demande ne remplissait pas les critères de nouveauté et d'activité inventive, la Cour Suprême indienne (The Supreme Court of India, Civil Appeal N° 2706-2716 of 2013, Novartis AG vs. Union of India and Others) a rendu

une décision jugée décourageante pour l'innovation par le perdant, mais saluée par de nombreux acteurs sociaux. Dans le même sens, l'Institut national de la propriété industrielle du Brésil (INPI) a récemment rendu publique le 24 janvier 2017 sa décision de rejeter la demande de brevet déposée par Gilead Sciences en janvier 2004. Le brevet portait sur le médicament Truvada, utilisé pour le traitement de l'infection à VIH et de l'hépatite B. Le rejet de la demande reposait principalement sur l'argument que l'invention de combinaison

manquait d'activité inventive (Voir, « Brazilian National Institute of Industrial Property Rejects Truvada Patent Application », <http://makemedicinesaffordable.org/en/brazilian-national-institute-of-industrial-property-rejects-truvada-patent-application/>, consulté en février 2017). Le médicament est donc désormais dans le domaine public et peut être fabriqué et vendu par tout fabricant générique approuvé. La décision, tout aussi contestable par les défenseurs des droits privatifs des inventeurs, est soutenue par de nombreux acteurs sociaux. Ces derniers l'interprètent comme la reconnaissance juridique de la prise en considération de l'intérêt des patients, dont la santé ne doit pas être sacrifiée à l'autel des intérêts économiques manifestés par la protection d'innovations

dites « mineures » ou dont l'efficacité n'est pas mise en évidence. En d'autres circonstances, l'on a pu considérer comme injuste de priver les demandeurs d'un titre qu'a priori personne ne conteste; même si les conséquences d'une telle attribution ne sont pas toujours heureuses. En tout état de cause, un équilibre doit toujours être recherché, et l'on se souviendra alors de la maxime: *Summum jus, summa injuria*.

NOUS NE SOMMES PAS AMIS!

C'est la Cour de cassation française qui le dit! Du moins, en ce qui concerne l'amitié sur les réseaux sociaux. Et



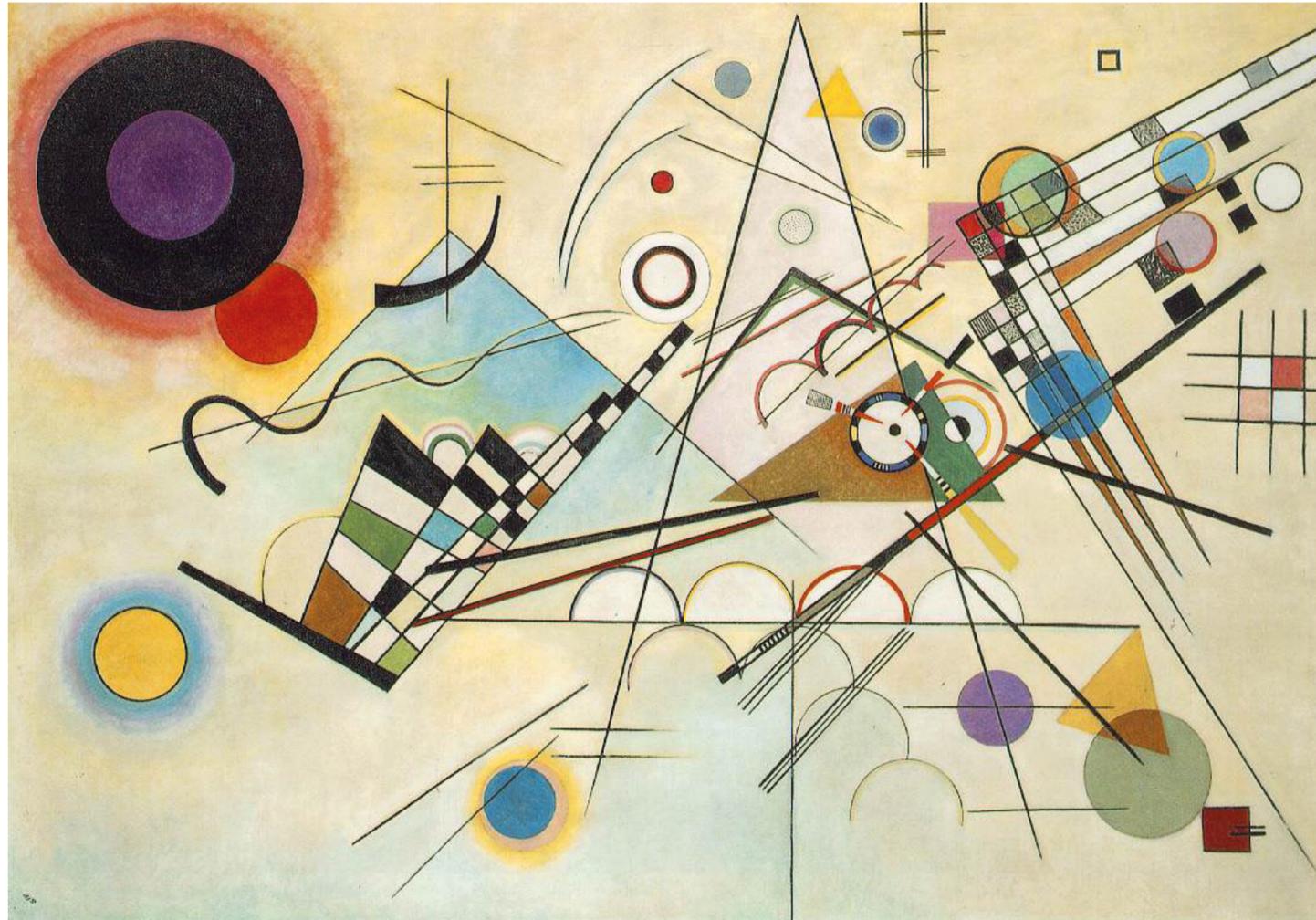
L'innovation est en crise non pas parce qu'elle n'existe pas, mais peut-être bien parce qu'elle s'est trop écartée de la réalité; de la vérité des faits; de son sens de l'utilité.



tant pis pour ceux qui croyaient que, grâce à Facebook ou Twitter, ils en comptaient désormais des millions. La haute juridiction française dans un arrêt très intéressant (Cour de cassation, Deuxième chambre civile, 5 janvier 2017, n° 16-12394), décide que le « terme d'ami employé pour désigner les personnes qui acceptent d'entrer en contact par les réseaux sociaux ne renvoie pas à des relations d'amitié au sens traditionnel du terme ». Au demeurant, l'existence de contacts entre ces différentes personnes sur le web ne suffit pas à caractériser une affinité particulière, le réseau social étant simplement un moyen de communication spécifique entre des personnes qui partagent les mêmes centres d'intérêt. Cette décision qui concernait l'impact d'une relation d'« ami » sur un réseau social sur le devoir d'impartialité qui pèse sur les magistrats, permet de ramener la perception que l'on a des innovations technologiques (virtuelles?) à des proportions plus réalistes. Les réseaux sociaux ne sont donc pas un déterminant essentiel pour déterminer qui est ami et qui ne l'est pas.

ET SI ON MARQUAIT UNE PAUSE?

La rapidité est souvent perçue comme la réponse à l'urgence. Elle porte en elle-même le risque de précipitation, généralement non désirée. Pourtant, à la précipitation l'on peut encore trouver des mérites que ne comporte pas la frénésie actuelle des producteurs de tous acabit. C'est que, se précipiter souvent vers un objectif précis perçu comme porteur de libération, c'est tout le contraire de foncer dans un mur! Et si l'urgence résidait plutôt dans une pause marquée, pour identifier et faire face aux difficultés profondes qui secouent les sociétés actuelles? Il s'agirait alors de revenir à des proportions plus simples, peut-être plus humbles, en tout cas plus justes des besoins de l'homme. La pause devient une dynamique nouvelle, dans la mesure où elle s'oriente vers la (re)définition des fondamentaux. On pourrait même dire qu'elle devient mouvement. C'est qu'en substance, l'innovation ne va pas sans une certaine idéologie faite de mouvement, de croyance en un progrès bienfaiteur, sans une modernité qui s'exprime dans un bouleversement des structures de la société. C'est une amélioration pratiquement mesurable, délibérée, et peu susceptible de se produire fréquemment. L'innovation révolutionne, en apportant des réponses durables aux crises, même ponctuelles. L'on est donc loin de l'abondance des innovations proclamées qui ne résolvent rien, et donc ne transforment pas la société d'une manière véritablement satisfaisante pour l'homme. L'urgence est dans la construction du durable, dans le passage d'une innovation en crise à une innovation de crise.



POURQUOI L'ABSTRAIT ?

KANDINSKY ET LA PHILOSOPHIE

L'art abstrait cherche [...] à affiner la sensation, à la dématérialiser, en tendant un plan de composition architectonique où elle deviendrait un pur être spirituel, une matière radieuse pensante et pensée, non plus une sensation de mer ou d'arbre, mais une sensation du concept de mer et du concept d'arbre.

Gilles Deleuze ; Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*



Par
IOULIA PODOROGA
RÉSIDENTE 2016-2017 •
IEA DE PARIS

Il est commun de rapprocher l'art abstrait de la philosophie ou du moins de le penser comme « intellectuel » : c'est son rationalisme présumé, construit à partir d'une idée et prévenant toute tentative de le relier à l'ordre naturel des choses, qui mènerait à l'épuration des formes, à l'abandon de la complexité

des objets du monde extérieur. On va jusqu'à l'accuser d'absence complète de qualités sensibles, en pointant sa froideur, la sèche géométrie de ses formes, en le taxant par la même occasion d'icône - comme si l'on réglait l'affaire en suivant simplement le fil d'associations tendu par le terme « abstrait ». En effet, l'abstraction comme opération de l'esprit, et dans son sens le plus courant, ne peut ne pas évoquer l'idée de généralisation (dans la formation des concepts), qui implique celle d'appauvrissement, par isolation et limitation, de notre expérience individuelle, particulière, détachement d'un élément d'un ensemble « concret » perçu dans son intégrité.

C'est que, on l'aura compris, il s'agit d'un concept ambigu que l'on peut, en tirant d'un côté ou d'un autre selon sa préférence personnelle en matière d'art,

soit disqualifier entièrement, en n'y voyant que des aberrations engendrées par la spéculation, soit élever sur un piédestal, célébrant ainsi une révolution sans précédent dans la sensibilité et le raffinement artistique, un affranchissement vis-à-vis de la grossièreté des formes naturelles.

En d'autres termes: le discours sur l'art abstrait se construit-il indirectement sur l'idée d'abstraction préalablement élaborée dans la philosophie? Et l'expérience esthétique à la base de l'art abstrait est-elle quelque chose de complètement différent? Cette question est fondamentale pour comprendre l'usage que l'on fait de l'art abstrait en philosophie, qui mêle implicitement des présupposés philosophiques (une précompréhension du procédé d'abstraction comme

généralisation) à une appréciation esthétique, sensible, d'une œuvre d'art.

Dans son premier écrit théorique publié en allemand en 1912, *Du spirituel dans l'art*, Kandinsky cherche à définir un art libéré de l'emprise du monde matériel, du positivisme ambiant qui porte atteinte à la libre expression de l'artiste. Selon lui, l'art qui sert les buts de l'imitation exclusivement, qui est dépendant de son objet « naturel », ne peut que compromettre ce qui est, en lui, essentiel: sa propre nature picturale. Quel est donc le véritable contenu de l'art? Que doit-il figurer ou transmettre? Et, surtout, pourquoi le rôle qui consiste

à porter le projet d'un nouveau type d'art est-il dévolu à l'abstraction telle que Kandinsky, en tant que son initiateur, voudrait pratiquer? L'objectif de l'art à venir est d'établir un contact émotionnel direct entre artiste et spectateur. Or, la figuration, selon l'expérience propre de Kandinsky qu'il expose en détail dans ses *Regards sur le passé (Rückblicke, 1913)*, est perçue comme un obstacle, car, en visant la chose naturelle comme objet de représentation, l'art perd de son action immédiate.

Afin de déblayer le chemin, Kandinsky se donne pour tâche de distancier soigneusement tout ce qui se réfère

à l'objectivité extérieure, au monde sensible utilitaire, du domaine de la vie spirituelle autonome de l'âme. Cette attitude systématique et méthodique porte le nom d'abstraction. On peut alors croire que c'est un procédé purement négatif: on ne prend en compte que tout ce qui n'est pas monde ou objet extérieur, de même, en ce qui concerne le monde intérieur, on s'abstient de viser les émotions et sentiments « grossiers », qui peuvent donc être figurés à l'instar des objets du monde extérieur. Tout semble se passer « par soustraction » ou par diminution. On suit alors le sens étymologique du mot. Or, « le fait d' "appauvrir" l'extérieur

amène un enrichissement intérieur », affirme Kandinsky. Comme si la forme extérieure détournait l'attention, laquelle, en l'absence de tout élément figuratif, peut désormais s'attacher plus facilement à ce qui demeure jusque-là invisible. Ce qui reste après soustraction est l'essence abstraite de l'œuvre: « plus la forme organique est repoussée vers l'arrière-plan, plus cet abstrait passe de lui-même au premier plan et gagne en résonance ». Le procédé d'abstraction comme réduction de tous les éléments de peinture considérés comme impropres fait découvrir le domaine des choses « abstraites » en tant que réalité pleinement positive.

Pour aller plus loin

À propos de l'auteur

Ioulia Podoroga, philosophe, collaboratrice scientifique au département de russe de l'Université de Genève, est résidente à l'IEA de Paris en 2016-2017. Son domaine d'expertise est la philosophie française, Henri Bergson (doctorat) et l'esthétique (post-doc). Elle s'est spécialisée en particulier dans les théories de l'art et de la littérature de l'avant-garde russe

et s'intéresse à la façon dont, au sein de ces théories, on s'approprie, instrumentalise et transforme certains concepts philosophiques. Elle est coresponsable du projet de recherche financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique: « Concepts philosophiques en littérature et théorie de l'art en Russie (1910-1940). Transferts et transformations interdisciplinaires ».

Elle a occupé des postes de chercheuse et de professeure à l'Université de Mainz, à la Humboldt-Universität (Berlin), Columbia (USA) et à la Sorbonne et a bénéficié de nombreuses bourses prestigieuses.



Vassily Kandinsky

Né à Moscou dans une famille aisée et cultivée, il commence par étudier le droit avant de renoncer tardivement à sa carrière universitaire pour entrer à l'Académie des Beaux-arts de Munich en 1896, après sa découverte de l'impressionnisme – le tableau de Monet, *Les Meules*, est exposé à Moscou en 1895; il y reste quatre ans. Ses premiers tableaux sont d'essence naturaliste, cependant ses différents voyages dans toute l'Europe et un séjour à Paris en 1906-1907 lui font découvrir d'autres voies à

travers Cézanne, Matisse et Picasso. Ses créations s'organisent alors en impressions (dépendant de la réalité extérieure), en improvisations et en compositions (des improvisations plus élaborées, s'appuyant comme celles-ci sur des images venues de l'inconscient). *Composition VII*, en 1913, est l'œuvre la plus importante de cette période.

En 1911, il fonde avec Franz Marc et des expressionnistes allemands *Der Blaue Reiter (Le Cavalier bleu)*, ils publieront

un an plus tard l'Almanach du Cavalier bleu qui comprend en particulier un article de Kandinsky sur la question de la forme dans lequel il énonce que « la forme est l'expression extérieure du contenu intérieur » et qu'une forme n'est a priori pas meilleure qu'une autre. La même année, il édite *Du spirituel dans l'art* (traduit en français en 1949), premier traité théorique sur l'abstraction qui lui permet de se faire connaître et de répandre ses idées. Ce rayonnement sera complété par son activité de professeur au Vkhutemas de Moscou de 1918 à 1921, puis au

A Progressive Defense of Originalism

One of the first actions taken by President Donald J. Trump after his inauguration was to nominate Neil M. Gorsuch to fill the vacancy on the Supreme Court created by the death in 2016 of Justice Antonin J. Scalia. Over the course of his thirty-year tenure on the Court, Scalia became a leading spokesman for an “Originalist” theory of Constitutional and statutory interpretation. Under the pressure of his insistence and his example, this theory has become associated with political conservatism. Since the Court as a whole has become increasingly politicized in recent years, debates about interpretive methods are widely seen as proxies for political debates, and the nomination of a justice who serves without term is universally regarded as a politically significant event.



Par **GEOFFREY HARPHAM**
RÉSIDENT 2016-2017 •
IMÉRA D'AIX-MARSEILLE

In nominating Judge Neil M. Gorsuch to the Supreme Court, President Trump fulfilled a campaign pledge to nominate a person who followed in the tradition of “Originalism” espoused by Justice Antonin J. Scalia. In making this pledge, Mr. Trump affirmed the conventional association between an Originalist approach to legal interpretation and a well defined set of conservative political and social views. To be an Originalist, Trump implied and his supporters assumed, was to be antiregulation, anti-abortion, antiwelfare, antiimmigrant, antiminority rights; it was also to be probusiness, pro-“religious freedom,” pro-traditional family, and pro-states’ rights. The stated expectation was that an Originalist, while endorsing “judicial restraint” and what Scalia sometimes called the “original public meaning” of the Constitution, could be counted on to affirm Citizens United, strike down

or weaken Roe v. Wade, support efforts to tighten the requirements for voting, and protect or expand gun rights. By the same token, judges who adopt the “Living Constitution” approach in which

the text is available to contemporary reinterpretation could presumably be relied upon to take the opposite side on all those issues.

For all the certainty many people have on the subject, however, the connection between interpretive method and political orientation is hard to establish. Originalism in particular is not well understood despite a growing bibliography on the subject. For one thing, almost each Justice currently serving on the Court had, in the course of their confirmation hearings, professed a reverence for the Constitution and a pronounced reluctance to “legislate from the bench,” both tenets of Originalism. Chief Justice John Roberts’s statement during his confirmation hearing that the job of a jurist was “to call balls and strikes” stands as the definitive expression

of the judicial attitude of self-nullification that has become required of nominees to the Court. And yet, despite unanimous commitment to what Alexander Hamilton described as the “steady, upright, and impartial administration of the laws,” the Court has divided sharply along partisan lines; indeed, even the conservative faction has occasionally fissured, as when Roberts, to general amazement, voted to sustain the Affordable Care Act in King v. Burwell (2015).

That case vividly demonstrates the complexity of the Originalist position. In his majority opinion, Roberts rejected the plaintiff’s contention that the phrase “Exchanges established by the State” meant that only individual states, and not the federal government, could establish insurance exchanges. The plaintiffs insisted that this phrase meant that any state that did not establish an exchange could effectively opt out of Obamacare, thereby collapsing the entire program. Conceding some “inartful drafting” in the nine hundred page Act, Roberts nevertheless determined that the deciding factor was the overall purpose or “intent” of the Act, which is, he contends, quite clear: Congress intended to establish a national system of

health care. Scalia’s bitter, contemptuous rebuttal, charging the majority with “rewriting the law under the pretense of interpreting it,” represents a model of “Textualism,” a form of Originalism that insists on the words of the legislation over and even against any speculations about the intention behind those words. For Scalia, judgments about artfulness—or indeed any foray into speculation about the mental states responsible for legislative language—lay outside the proper function of the Court, which is to read the words on the page. “States,” he argued, means individual states, not the federal state; and the Court must interpret it this way even if the consequence is that Congress is judged to have eviscerated its own legislation in the act of passing it. The division between Roberts and Scalia in this case marks an internal distinction within Originalism so sharp that many Textualists do not regard themselves as Originalists at all, that term having been polluted by Intentionalists.

The simple procedural necessity Scalia claimed might have been more persuasive if his political commitments, including his general and fierce opposition to the Obama administration, were not so well known. It might have been further

strengthened if Scalia had been able to avoid lapses in his Textualist commitments, as when he argued in his major statement on the method in *A Matter of Interpretation* (1997) that “context is everything” in determining the meaning and that context in the case of Constitutional law could be understood by studying the writings of delegates to the Constitutional Convention, which provide insight into “the political and intellectual atmosphere of the time.” What is atmosphere but a generalized intentionality that governs the meaning of, but is not directly evident in, the text?

The case for Textualism would also have benefited if Scalia had been able to cite in support of it someone other than Chief Justice Roger Taney. In 1845, Taney established what Scalia regarded as the fundamental Textualist premise, writing that “the law as it passed is the will of the majority of both houses, and the only mode in which that will is spoken is in the act itself,” not in any private motives or reasons that the Court might divine. Twelve years after writing these words, Taney would author the *Dred Scott* decision, often described as the most egregious decision in the entire history of the Supreme Court. In the court of history, Taney’s interpretive scruples have proven to be no defense.

The *Dred Scott* decision demonstrates as well as any other the dependence of text on context. Described by Cass Sunstein as “one of the first self-consciously ‘originalist’ opinions from the Supreme Court” (and also as “an abomination”), that decision turned on whether *Dred Scott*, who escaped from slavery in Missouri and was now suing for his freedom as a citizen of New York, was entitled as a citizen to sue in a U.S. court. In the course of determining that Scott was not a citizen according to the Constitution, Taney, the founder of what would become Textualism, invoked the concept of intention over two dozen times. Slaves “were not intended to be included, under the word ‘citizens’; they were “not intended to be embraced in this new political family . . . but were intended to be excluded from it”; they were not “intended to be included in the general words used in that memorable instrument [the Constitution],” and so forth.

Taney acknowledged that the Declaration of Independence, which had acquired a legal status almost comparable to the Constitution, did seem to suggest that all men were created equal, but he noted that many of the Framers—not to mention twelve of the first fifteen presidents—were themselves slaveholders. Grotesquely, he asserted that they were, moreover, “great men—high in literary acquirements—high in their sense of honor, and incapable of asserting principles inconsistent with those on which they were acting”—and so they must have intended to frame a document that countenanced chattel slavery for “the unhappy black race.” On Taney’s reading, the Declaration’s fine words about equality were—uncharacteristically for these honorable and eloquent men—inartful, and had to be interpreted away. To his credit, Taney did suggest that the Framers’ views on race were by enlightened contemporary standards



L’affaire de la tomate

L’affaire *Nix v. Hedden* 149 U.S. 304 (en) (1893) fut une affaire judiciaire dans laquelle la Cour suprême des États-Unis eut à statuer sur la question de savoir si la tomate devait être considérée comme fruit ou légume au regard de la loi douanière du 3 mars 1883, qui imposait des droits sur les importations de légumes, mais pas sur les fruits. Le procès fut intenté par John Nix, John W. Nix, George W. Nix et Frank W. Nix contre Edward L. Hedden, trésorier du port de New York, pour récupérer des taxes contestées. En botanique la tomate est un fruit. La cour a cependant, à l’unanimité, décidé en faveur du défendeur, que la loi douanière se référerait au sens « légume », qui assimile la tomate à un légume, et non pas au jargon technique des botanistes.

L’affaire
Lors du procès, l’avocat du plaignant, après avoir donné

comme preuve les définitions des termes « fruit » et « légume » des dictionnaires de langue anglaise Webster, Worcester et Imperial Dictionary (en), appela deux témoins, qui avaient travaillé pendant trente ans dans le commerce des fruits et légumes, et leur demanda de dire, après avoir entendu ces définitions, si ces termes avaient « une signification particulière dans le commerce, différente de celles qui venaient d’être lues ».

L’avocat du plaignant comme celui du défendeur se réfèrent aux dictionnaires. Le premier lut, comme pièce à conviction, les définitions des mêmes dictionnaires du terme « tomate », tandis que le second lut ensuite les définitions du dictionnaire Webster des termes pois, aubergine, concombre, courge et piment. Le plaignant répliqua ensuite en lisant les définitions des dictionnaires Webster et Worcester de pomme

de terre, navet, panais, chou-fleur, chou, carotte et haricot.

La décision de la Cour
La cour se prononça, à l’unanimité, en faveur de la défense et estima que la tomate devait être classée comme légume, en se fondant sur les manières dont elle est utilisée et la perception populaire en ce sens. Le juge Horace Gray, relatant l’opinion publique à la Cour, déclara :

« Les passages des dictionnaires cités définissent le terme « fruit » comme la semence des plantes, ou les parties de la plante qui contiennent les graines, et particulièrement les produits charnus et juteux de certaines plantes, protégeant et contenant les graines. Ces définitions ne tendent pas à démontrer que les tomates sont des « fruits », par opposition à « légumes », dans le langage courant ni dans le cadre de la loi douanière. »

Aller plus loin

L’auteur
Geoffrey Harpham est depuis 2015 membre émérite et enseignant à l’Institut d’éthique de l’université Duke. Il a auparavant dirigé et présidé le Centre national des humanités en Caroline du Nord durant treize ans. Eminent historien des sciences humaines, il est notamment l’auteur de *The Ascetic Imperative in Culture and Criticism* (1992), *Shadows of Ethics: Criticism and the Just Society* (1999), *Language Alone: The Critical Fetish of Modernity* (2002) et de *The Humanities and*

the Dream of America (2011). Son projet de recherche actuel vise à articuler les logiques politiques et historiques qui ont implicitement accompagné l’émergence du système éducatif américain à la fin de la deuxième guerre mondiale.

À propos de l’originalisme

L’originalisme est une théorie de l’interprétation juridique aux États-Unis, qui affirme que la Constitution américaine doit être interprétée en accord avec la signification qu’elle

avait à l’époque de sa proclamation. Il s’agit d’une théorie de formalisme juridique, parfois corollaire du textualisme. Ce dernier affirme qu’un texte de loi doit être interprété en fonction de son sens évident, et non en fonction de l’intention du législateur ou de quelque autre donnée. L’originalisme repose d’une part sur le présupposé que la Constitution avait, et possède toujours, une signification claire, évidente et univoque, et d’autre part qu’il est possible de connaître cette signification. Toutefois, à la différence

du textualisme, l’originalisme peut insister sur l’intention des Pères fondateurs de la Constitution américaine (théorie de l’« intention originelle »). Mais cette théorie repose aussi sur la « signification originelle », se rapprochant ainsi du textualisme, en affirmant que l’interprétation de la Constitution, aujourd’hui, doit se fonder sur ce que le *quidam* pouvait comprendre,

à l’époque, de celle-ci. En d’autres termes, elle affirme que la Constitution doit aujourd’hui être interprétée non pas en fonction d’un langage technique, juridique, ni en fonction du langage d’aujourd’hui, mais en fonction du langage vernaculaire contemporain des Pères fondateurs. Le courant originaliste est aujourd’hui associé de près aux conservateurs américains. À

la Cour suprême, il est représenté par les juges Antonin Scalia et Clarence Thomas. Toutefois, des libéraux (au sens américain du terme) ont pu soutenir cette position (les juges Hugo Black — nommé par Roosevelt — ou Akhil Amar, ainsi que le juriste John Hart Ely, par exemple).

Cette manière d’interpréter le droit n’est

pas sans faire polémique, le juge Scalia admettant lui-même qu’elle revient à ne pas donner à l’égalité des sexes une protection constitutionnelle, car le xiv^e amendement concernant l’égalité des droits a été adopté en 1868. Le gouvernement ne violerait donc pas la Constitution s’il décidait de moins bien payer les femmes fonctionnaires ou de les exclure des jurys. Un autre exemple est

regressive, and even asserted that the same words about freedom and equality, written in 1857, would have a different meaning. But he insisted that the law as it passed reflected the Framers’ intentions, and that the Court was bound by those intentions. Such appeals to the supposed personal intentions of the Framers were common among Southern States’ rights advocates. Jefferson Davis, for example, claimed that the Confederate Constitution differed from the “Constitution formed by our fathers” only “insofar as it is explanatory of their well-known intent.”

Perhaps Taney would have escaped the harsh judgment of posterity if he had adopted the “Living Constitution” approach. But it is worth noting that this was not actually the way the Dred Scott decision, and chattel slavery as a whole, were overturned. Of course, the Civil War and the Emancipation Proclamation were directly responsible, but the arguments informing the abolitionist movement that preceded those events undoubtedly played a major role in legitimating the final decision before it happened.

The most effective of those arguments were Originalist. In his 1860 Cooper Union speech Abraham Lincoln raised the issue of whether the federal government had the authority to prohibit slavery in federal territories. The Constitution is silent on this point, but Lincoln combed over the historical record of the words and deeds of the Framers, naming names including George Washington’s, and drawing conclusions about what they would have thought from their behavior. The Cooper Union speech is celebrated primarily for the conclusion, in which Lincoln directly addresses “the Southern people,” but that passage is preceded by and predicated on a series of painstakingly historical and legalistic accounts in which he argues that the meaning of the Constitution must be inferred from the intentions of the founders, and that an account of intention must begin with a holistic understanding of actual persons.

If Lincoln’s analysis more closely resembles the intentionalism of Chief Justice Roberts, that of Frederick Douglass (whose contributions were recently recognized by President Trump) takes the Textualist course favored by Scalia. Considering the question of slavery and the Constitution, Douglass actually agreed with Taney that the Framers were men of transcendent gifts for whom inconsistency was inconceivable. In a gesture Scalia would have endorsed, Douglass rejected any appeal to subjective intention, arguing that it would “be the wildest of absurdities, and lead to endless confusion and mischiefs, if, instead of looking to the written paper itself, for its meaning, it were attempted to make us search it out, in the secret motives, and dishonest intentions, of some of the men who took part in writing it.” But in a move Scalia might not have approved, Douglass claimed that it was precisely the intention of the Framers to produce

a document that transcended its genesis in fractious committee meetings, one that could be endorsed by an entire nation as an expression of their own collective beliefs and commitments. The Framers, in Douglass’s view, intended that their subjective states should count for nothing, and that the text should stand on its own. And on its own, Douglass argued, the Constitution was a “glorious liberty document.”

Douglass made this claim, very few even among the abolitionists believed it. Far more common was the conviction that the Constitution was a slave document written by slave owners and their Northern enablers. But as Douglass recognized, a rejection of the Constitution put abolitionists on the wrong side of the law, with no recourse other than revolution. Instead, Douglass determined to claim the Constitution for his own arguments by pointing out that the Constitution never rejects the Declaration’s assertion of equality, and never mentions the words slave, slavery, or slaveholding. (It did, of course, mention that slaves should count as three fifths of a free person for the purposes of determining representation, a fact Douglass chose not to emphasize.) In a speech delivered at Glasgow in March 1860, at virtually the same moment as the Cooper Union speech, Douglass described the Constitution in Textualist terms as “a written instrument full and complete in itself,” a document to which “no Court in America, no Congress, no President, can add a single word thereto, or take a single word therefrom.” The “mere text and only the text” is, he said, the only legitimate authority, not any “commentaries or creeds written by those who wished to give the text a meaning apart from its plain reading.” No slavery in the text meant no slavery in the land. “I am,” Douglass said, “for strict construction.”

The debates about whether the text or the intention behind it should have primacy troubled the Framers themselves. James Madison, the “Father of the Constitution,” wrote in an 1821 letter that he and his colleagues at the Constitutional Convention had tried to write a document that was so lucid and unambiguous that its meaning could be “derived from the text itself”; but as he later realized, changing circumstances revealed points where the implications of the text were unclear. Understanding these points required what Madison called a “key,” which he located in the intention behind the text: the import of the words could not be determined unless they were considered as the expression of someone’s deliberate will. But whose? Madison rejected in the most emphatic terms the notion that the relevant intentions were those of the Framers such as himself. For Madison, the Constitution was to be considered as the expression of “the people in their respective State Conventions where it recd. all the authority which it possesses.” Madison could not be referring only to those who voted to ratify, a number that included many “no” votes; he must have been referring to “the people” in the aggregate, whose will was expressed through their duly elected representatives. For Madison, the text was

self-sufficient in most cases, and when it was not, some determination of intention had to be made—the only problem being that intention must be decoupled from any actual person.

Such quibbles might seem irrelevant to the great issues of the day, but they bring into focus a rich national history of reflection on matters of great importance. The Constitution, as Hannah Arendt pointed out, lacked Constitutional warrant. The drafting and ratification of a meta-law that would set parameters and conditions for all subsequent laws was an astonishing act of self-authorization—liberty granting itself authority rather than, as with Magna Carta, authority granting liberty—that was as unprecedented as the assertion in the Declaration that all men were created equal. The bootstrapping result of years of military, and then intellectual and political dispute, the Constitution in its magisterial simplicity absorbed and annulled the turbulence that preceded and even attended the inscription of its pristine sentences. This history, the glory of the nation, provided the context for the original public meaning of the Constitution. So while the words reposing on the page constitute a constraint on futurity, they bear within themselves the gathered energies of a mighty act of self-emancipation founded on the radical premise of equality and including a list of individual rights—leaving to futurity the question of what all that might mean.

Having just passed through a war of colonial insurrection, the Framers surely did not intend that social, intellectual, or political progress or experimentation should cease at the point of ratification in 1787. Nor did they wish to set themselves up as the sole or final authority on questions of justice. Everything about the Constitution—the checks and balances; the division of powers; the distinction between state, local, and federal governments—has the effect of distributing responsibility and authority as widely as possible, ensuring that the processes of democratic deliberation that produced the Constitution would continue after its ratification. In every detail, the document suggests ongoingness, beginning with the simplicity of its language. As Douglass said, “I hold that every American citizen has a right to form an opinion of the Constitution, and to propagate that opinion, and to use all honorable means to make his opinion the prevailing one... the Constitution, in its words, is plain and intelligible, and is meant for the home-bred, unsophisticated understandings of our fellow-citizens. I take it, therefore, that it is not presumption in a private citizen to form an opinion of that instrument.” The citizen’s right to construal was surely part of the Constitution’s original public meaning. Why else submit it to a popular vote for ratification?

No method will free anyone, much less a Justice of the Supreme Court, from the hard task of interpreting the law, which is both the most commonplace and the highest function of citizenship. At the same time, no party or cause is the inevitable beneficiary of any method. The problem for Originalists, Living Constitutionals, and everyone else is always the same: what does the text mean for us today, in this circumstance? We cannot escape the text any more than we can absent ourselves from reading it. All texts, on being read, are both “dead,” as Scalia sometimes put it, and “living,” as his opponents often insisted. This paradox may seem to condemn the nation to perpetual uncertainty and dispute, but it has also contributed to the character of the nation as a society both anchored in its origin and yet always in search of itself. As an Originalist, Judge Gorsuch must, of course, know all this.
 //////////////////////////////////////
 //////////////////////////////////////

fellows

En 2016-2017, les quatre instituts du réseau invitent 95 chercheurs pour près de 700 mois de résidence !

●Financement Eurias
●Financement Labex

IMÉRA; IEA D'AIX-MARSEILLE (20)

- HUGO ALMEIDA Appropriating evolutionary discourse for multi-level narration in comics
- ADRIANO BARRA Cybernetic Immunology
- MÉRIAM BELLI Death in Transit
- GEIR BJARNE ASHEIM Intergenerational risks, variable population & sustainability
- EMMANUEL BRUNET-JAILLY Mediterranean Borders In Globalization
- PETER COOK Groundwater-surface water interactions
- FLAVIA GERVAISI Dimension politique de la création musicale
- YACER HADJ BELGACEM TELLIER Morphogens as regulators of synapse plasticity in the central nervous system
- EDITH FRANÇOISE KAUFFER MICHEL Le Réseau Méditerranéen des Organismes de Bassin
- GUY LAPALME Production interactive de langage par et pour un agent intelligent
- ARAMIS LOPEZ JUAN Enquêtes sur l’amour dans les villes méditerranéennes
- JAKOB MADSEN Economic growth and the origins of economic development
- EQUIPE MESOSCOPE Mesoscope
- FRANCOMIGLIETTA Albedo-modifying properties of olive trees in Mediterranean climate
- STEFANO OSNAGHI Non-representational semantics and quantum structures
- EQUIPE QUINTET From Harmony to Melody
- *MELISSA REDFORD 14 Phonemes / Second
- EFREN SANDOVAL HERNANDEZ Circulations globales, commercialisation locale de fripes
- ALINE VEILLAT Penser de bas en haut
- *KEVIN WALSH Human-environment interactions in Mediterranean Mountains

COLLEGIUM DE LYON (17)

- ELISABETTA BASSO Rethinking Anthropology in the light of Phenomenology and Psychopathology.
- CHEN DANDAN Study of word-order typology based on the development of Chinese diachronic syntax
- NINA DOBRUSHINA Atlas of Multilingualism in Daghestan
- *PETER DOWNS Rivers in the Anthropocene
- KATHERINE E. HOFFMAN Regimes of care
- TAKAHIRO FUJIMOTO Co-Evolution of Capability and Architecture
- DORIT GEVA For the love of a woman: Gender, Class and the French radical right
- XIAOJING GUAN Homicides in Manchu Banners
- DZIANIS KANDAKOU Les stratégies missionnaires, pédagogiques et littéraires des jésuites dans l’Empire de Russie (1772-1820)
- NIRAMON KULSRISOMBAT East Asian Cities Past, Present and Future
- ZHENYU MOU Cadasters, land market and urban transformation of Shanghai foreign settlements (1843 – 1943)

- MARK PEGG A New History of Medieval Heresy
- ALESSIO PETRIZZO Tatouage, cultures savantes, cultures populaires
- CSABA PLEH Nouvelle histoire de la psychologie moderne
- *ALEXIE TCHEUYAP Boko Haram, Media and the Security Discourse
- ALESSANDRO TUCILLO L’esclavage colonial en question dans les contextes politiques et culturels italiens aux XVIII^e-XIX^e siècles
- ROBERTO ZARIQUIEY The effects of obsolescence on Iskonawa and their consequences

IEA DE NANTES (31)

- JEAN-FRANÇOIS AKANDJI-KOMBE Droit social en mutation
- AFTAB ALAM (In)justice dans la poésie Urdu : entre Ghalib et Faiz
- AMMARRA BEKOUICHE L’urbanisme écologique dans le processus d’aménagement urbain
- ALFONSINA BELLO Féminités prophétiques
- LUIS CHAVES L’été avant que tout n’arrive
- FRANÇOIS DINGREMONT Malentendus d’aménagement urbain
- ALFONSINA BELLO Féminités prophétiques
- LUIS CHAVES L’été avant que tout n’arrive
- ATUL DODIYA Méditation les yeux ouverts
- ANNE DUBOS Fantôme de la forme graphique, pour une archéologie du geste
- JACQUES ATHANASE GILBERT Représentation et Immersion
- TEJI GROVER Être poète-peintre
- CLAUS HALBERG Phénoménologie, naturalisme et normativité
- GEOFFREY HARPHAM la Révolution américaine dans l’éducation
- PAOLO HERITIER Vico, l’anthropologie dogmatique et sciences cognitives
- HURI ISLAMOGLU Contester la règle de droit

- PIERRE-ETIENNE KENFACK Investissements agro-fonciers et droits des personnes dans les pays francophone d’Afrique centrale
- DANIELLA KOSTROUN La curiosité de Madeleine Hachard
- SARAH KUEHN Elaboration des représentations rituelles dans le mysticisme musulman
- SCOTT LEVI La globalisation à la frontière des Empires
- SITE LI L’impact des nouvelles technologies sur l’industrie de la musique en Chine
- GIUSEPPE LONGO Les lois des dieux, des hommes et de la nature
- PIERRE MUSSO Les grands textes de la religion industrielle et du management
- AHMED OULDDALI Les relations inter-confessionnelles dans le monde islamique
- NIGEL PENN Le système de condamnation dans la colonie du Cap - XIX^e siècle
- GABRIEL SAID REYNOLDS Un Dieu de vengeance et de miséricorde
- MAHUA SARKAR Going abroad (Bidesh Kara)
- MATHIAS BOUKARY SAVADOGO Pluralité islamique en Côte d’Ivoire
- NÜKHET SIRMAN Construire sa vie en marge de la loi
- PIERRE SONIGO Théories du vivant et pratiques médicales
- MARC-HENRY SOULET Le travail social, LAKSHMI SUBRAMANIAN Confiance, Droit et Pratiques commerciales en Asie du Sud
- IBRAHIMA THIOUB Identités chromatiques en Afrique
- MAURO TURRINI La banalisation de la génomique

IEA DE PARIS (27)

- CHEIKMOUS ALI Patrimoine syrien
- PASCAL BASTIEN Sociabilités urbaines et engagement politique à Paris au 18e siècle

CONTACTS

RÉSEAU FRANÇAIS DES INSTITUTS D’ÉTUDES AVANCÉES
 Président : Didier Viviers
 Directeur : Olivier Bouin
 Secrétaire générale : Mylène Trouvé
 Projets européens : Raquel Sanz Barrio
 Chef de projet fund it, communication et valorisation du RFIEA : Julien Ténédos
 Responsable éditoriale fund it : Christiane Abele

54 Bd Raspail, 75006 Paris
 T.: +33 (0)1 49 54 22 55
 contact@rfiea.fr
 www.rfiea.fr
 www.fellows.rfiea.fr
 www.fundit.fr

INSTITUT MÉDITERRANÉEN DE RECHERCHES AVANCÉES, AIX-MARSEILLE
 Directeur : Raouf Boucekkine
 2, place Le Verrier, 13 004 Marseille
 T.: +33 (0)4 13 55 21 52
 contact@imera.univ-amu.fr
 imera.univ-amu.fr

COLLEGIUM DE LYON
 Directeur : Hervé Joly
 24 rue Baldassini,
 69007 Lyon
 T.: +33 (0)4 72 76 14 10
 cecile.guezennec@universite-lyon.fr
 www.collegium-lyon.fr

- JENNIFER BOITTIN Ecrire l’intime
- PHILIP R. BULLOCK The Poet’s Echo: Art Song in Russia, 1730-2000
- ROBERT HARTON A Literary Tour de France
- ITZHAK FRIED The volitional self and its brain
- DUNCAN GALLIE Social Inequalities at Work
- CARLOS GONÇALVES Mathematical Knowledge in Administrative and Economic Practices
- PATRICK HAGGARD Bodily building blocks of subjectivity
- KIRSTEN HASTRUP Tristes Arctiques.
- SIMON HAYAERT Les allégories de justice en Europe
- ANA CAROLINA HOSNE Transcender mots et images
- YANG HUANG Par delà les frontières des empires
- GIANDOMENICO IANNETTI Learning from pain
- JAY DAVID KONSTAN On the Margins of Love
- SIMON MACDONALD Cosmopolitanism in eighteenth-century Europe
- JOHN MACFARLANE An expressivist account of vagueness
- ANNA MARMODORO Divide and Empower
- FELICIA MCCARREN Histoire naturelle et culturelle du genre dans la danse
- MICHAEL NYLAN «Logics of Legitimacy» as seen in the Documents classic and related materials
- ALESSIA PANNESE The ABC of Self-control
- IOULIA PODOROGA Pouvoirs de l’abstraction
- WARREN SACK Decoding Digital Democracy
- ISABEL MARIA SANCHEZ RAMOS Cultural identities during the Late Antiquity
- SEAN TAKATS Tropical Medicine as Enlightenment Colonialism
- DIANA TAYLOR Political Spectatorship in the Americas
- *MATTHIAS THIEMANN Controlling Systemic Risks
- MARK WAGNER The Humoristic Tradition in Zaydi-Yemeni Literature

INSTITUT D’ÉTUDES AVANCÉES DE PARIS
 Directrice : Gretty Mirdal
 17, quai d’Anjou
 75 004 Paris
 T.: +33 (0)1 56 81 00 52
 contact@paris-iea.fr
 www.paris-iea.fr

Aller plus loin

<p>celui du VIII^e amendement prohibant les châtements cruels. Appliqué conformément à l’époque de son adoption en 1791, il n’opposerait aucun obstacle juridique à l’exécution capitale d’un enfant de 7 ans pour un vol de 50 \$. Les originalistes considèrent que ce n’est pas à la Constitution de s’adapter aux valeurs actuelles :</p>	<p>ceux qui veulent protéger le droit à l’avortement, les droits de minorités ou abolir la peine de mort doivent y parvenir en convainquant les pouvoirs élus du peuple (le législatif principalement) et non les juges. Dans l’affaire Lawrence v. Texas, le juge Thomas vote pour la constitutionnalité d’une loi punissant la sodomie d’une</p>	<p>amende de 500 \$, il précise alors qu’il considère ces lois comme « stupides » et que s’il était membre de la législature du Texas, il voterait pour son abrogation.</p>
--	--	---

From aviation to cognition: Fly-by-wire, self-control, and the reversal of the paradox of automation¹



FLY-BY-WIRE

Par
ALESSIA PANNESI
RÉSIDENTE 2016-2017 •
IEA DE PARIS

Fly-by-wire is a sophisticated semi-automatic computer-regulated flight-control system.² First introduced on single-aisle commercial aircrafts in the 1980s, and extended to wide-bodied airliners in the 1990s, the fly-by-wire control system has quickly become – and still is – the aviation industry’s standard.³ Unlike conventional mechanical flight-control systems, which give the pilot direct command over the aircraft’s control surfaces (rudder, elevators, and ailerons), the fly-by-wire system inserts itself as an electronic interface mediating between human and machine, analysing the pilot’s commands, interpreting their intended outcome, and delivering them as smooth and precisely executed manoeuvres. Under the all-encompassing automation regime known as ‘normal law’, the fly-by-wire system also protects the aircraft from exceeding its own design limits, keeping it within the so-called ‘flight protection envelope’.⁴ To this end, the fly-by-wire system monitors the pilot’s actions to ensure that they do not violate safety margins, and, if needed, it intervenes to protect against such violations – for example by precluding excessive pitch, bank, or airspeed, and by preventing stall. Most critically, this protection is automatic, and cannot be overridden by the pilot.⁵ As a result, fly-by-wire aircrafts are very difficult to crash, and have a superb safety record.

Automation, however, comes at a cost.

L’auteur

Après ses études de droit (laurea, Rome) et un diplôme en chirurgie vétérinaire (laurea, Pérouse), Alessia Pannese s’est formée en tant que chercheuse en neurosciences vétérinaires, en neurobiologie et comportements humains et en littérature et arts. Avant de rejoindre l’IEA de Paris en tant que résidente EURIAS, elle a été chercheuse au

King’s College de Londres (en médecine expérimentale clinique sur l’addiction à l’héroïne), au Centre suisse en sciences affectives, à l’Université Columbia (en tant que science fellow), à l’Académie italienne pour les études avancées en Amérique et à l’Université de Cambridge (en tant que boursière du Wellcome Trust Fellow).

THE PARADOX OF AUTOMATION

Skills need to be practised in order to be maintained.

Starting from the 1980s, as the number and sophistication of automatic devices increased, concern grew amongst pilots that the cockpit may be becoming too automated, that **pilots may be becoming over-dependent on automation, and that their manual flying skills may deteriorate**.⁶ This process, known as ‘deskilling’⁷, applies to a wide range of human activity, and includes the decline of mental arithmetic skills due to the availability of calculators, and the decline of memory for telephone numbers due to the ubiquity of automatic storing devices. In aviation, deskilling began manifesting itself as increased complacency⁸, impaired situational awareness (failure to monitor)⁹, and progressive loss of basic airmanship.¹⁰ Once pilots became accustomed to using automation, flying became ‘a monitoring task, an abstraction on a screen, a mind-numbing wait for the next hotel’¹¹

As the notion that automation may lead to deskilling gained momentum, it also began to emerge that, contrary to assumptions, automation may not universally reduce either human workload or human error. Evidence revealed that automation ironically reduces human workload when this is manageable, but increases it when this is already heavy or critical¹²: ‘when good, better; when bad, worse’.¹³ It was further noted that, by tending to work well under normal circumstances, and fail under abnormal ones, automation also increases the opportunities for human error¹⁴ because it removes the easy parts of the task whilst consigning all difficulties to the rare manual interventions.¹⁵ **It therefore appeared that automation does not eliminate human errors: rather, it amplifies their impact by creating new and more critical ones**.^{16, 17, 18} The more advanced the automation, the more crucial the human contribution.

In summary: by automatically correcting mistakes, automation denies the opportunity to practise human skills. At the same time, by tending to fail chiefly under abnormal conditions, automation produces extraordinary situations whose

correction requires high proficiency at precisely those skills. The more sophisticated the automation, the more out-of-practice human operators will be, the more extreme the crises they will face, and the more crucial the demand on their skills.¹⁹ This combination of deskilling and amplified human factor is known as the ‘paradox of automation’. In aviation, the paradox of automation entails that, whilst pilots are unlikely to have to face critical situations during flight, they are also unlikely to be able to handle such situations if they arise.²⁰

FROM AVIATION TO COGNITION

Although it manifests itself acutely in aviation, the paradox of automation may apply to any control system involving the interplay of wilful and automatic influences. Transposing the discourse from aviation to cognition, one such system is human self-control.

SELF-CONTROL

Self-control is the ability to regulate one’s own immediate impulses – be it thoughts, emotions, desires, or actions – in the interest of predefined goals. Self-control can be evolutionarily adaptive, as it enables resisting short-term urges that interfere with the attainment of longer-term, superior ends. At the individual level, **self-control is associated with the ability to effectively set, pursue, and reach goals, sustain focused effort over time, and persist in the face of failure**.²¹ The ability to control impulses, modulate emotional expression, and delay gratification is an important skill for integration in social and professional life, as well as a predictor of longevity²² and academic performance.²³ Children who are able to voluntarily postpone immediate gratification, and to persist in goal-directed behaviour for the sake of later outcomes have been shown to develop into more cognitively and socially competent individuals, who go on to achieve higher academic performance and cope better with frustration and stress.²⁴

Failure to exert self-control is associated with a wide range of harmful conducts, including procrastination, lack of physical activity, poor eating habits²⁵, unwanted weight gain²⁶, compulsive gambling²⁷, and criminal behaviour.²⁸ Studies have observed that early deficits in self-control predict later development of psychiatric disorders²⁹, as well as of a range of unhealthy behaviours, including smoking and driving under alcohol intoxication.³⁰ Evidence from longitudinal studies over a thirty-year lifespan corroborates these observations by showing that childhood self-control predicts physical health, substance dependence, personal finances, and criminal record, and that these effects remain after controlling for intelligence, social class, and family background (e.g. in twins).³¹ In addition to affecting the individual’s quality of life, self-control is key to social prosperity, with poor self-control being associated with unemployment³², delinquency and antisocial behaviour³³, as well as higher rates of cardiovascular disease, cancer, respiratory disease, and diabetes, which, according to the World Health Organisation are the four most prevalent

non-communicable diseases on a global scale.³⁴ Hence, self-control has vast implications for individuals and society.

SELF-CONTROL AS WILLPOWER

From the neuroscientific perspective, self-control is typically studied in terms of deliberate goal-directed behaviour, involving the inhibition and counteraction of automatic, conflicting impulses and desires through the imposition upon them of a stronger will. However, evidence suggests that deliberate goal-directed behaviour may fail, that aspects of goal setting and pursuit may be automatic, and that forms of automaticity may themselves contribute to goal achievement.

LIMITS OF SELF-CONTROL AS WILLPOWER: COGNITIVE LOAD AND TIMING

Although deliberate and effortful restraint in self-control may be effective, it is not infallible. Studies show that the effectiveness of wilful self-control depends on one’s beliefs and expectations^{35, 36}, and that a sizeable proportion of conflicting desires are enacted despite resistance.³⁷ According to the strength model³⁸, effortful self-control is a limited resource. Akin to a muscle, it is prone to fatigue and depletion after repeated use.³⁹ This fatigue leads to refractory periods during which further efforts at self-control are less likely to succeed.⁴⁰ For example, being exposed to a cognitively demanding task (for example memorising a complex sequence of numbers) has been shown to increase the chances of choosing unhealthy over healthy food⁴¹, indicating that both the intellectual task and the regulation of food intake – two forms of self-control – draw upon common cognitive resources, which may undergo depletion.⁴²

The phenomenon of ego depletion shows that cognitive load can be a limiting factor for the achievement of deliberate, effortful self-control. However it also suggests that, by the same mechanism, cognitive load can be a limiting factor for self-control failure. Studies show that in order to experience a situation as a self-control challenge (i.e. a temptation) one needs to be aware of its hedonic value, and that the awareness of the hedonic value plays a crucial role in self-control lapses.⁴³ The ability to identify these hedonic qualities depends on the availability of cognitive resources. Hence taxing one’s cognitive resources before potential temptations appear makes the hedonic qualities of those temptations difficult to process.⁴⁴ Naturally, by the same mechanism of

competing cognitive load, changing the timing reverses the effect: taxing one’s cognitive resources after potential temptations have already occupied cognitive space makes self-control itself difficult to process. For example, it has been shown that cognitive load prevents the activation of stereotypical knowledge, but facilitates stereotype application if it had already been activated.⁴⁵

It therefore appears that cognitive load can have opposite effects on effortful self-control: on the one hand, it enhances its probability of success because it makes conflicting impulses less likely to arise; on the other, if such impulses do arise, cognitive load makes them more difficult to control.⁴⁶ Hence, **the influence of cognitive load on deliberate, effortful self-control resembles the influence of fly-by-wire technology on human flight control: both can make it as unlikely to have to face critical situations, as to be able to handle such situations if they arise.**

The similarity between the influence of fly-by-wire and cognitive load on human control applies to self-control as deliberate, effortful goal-directed behaviour. Empirical evidence, however, indicates that much of human behaviour – including aspects of goal pursuit – is not deliberate, but rather automatic.⁴⁷ My suggestion here is that, when automaticity intervenes, the parallel between fly-by-wire and cognitive load unravels, and the paradox of automation overturns.

GOAL-PURSUIT AND AUTOMATICITY

At the turn of the 20th century, American philosopher and psychologist William James estimated that

*‘Ninety-nine hundredths or, possibly, nine hundred and ninety-nine thousandths of our activity is purely automatic and habitual, from our rising in the morning to our lying down each night. Our dressing and undressing, our eating and drinking, our greetings and partings, our hat-railings and giving way for ladies to precede, nay, even most of the forms of our common speech, are things of a type so fixed by repetition as almost to be classed as reflex actions. To each sort of impression we have an automatic, ready-made response.’*⁴⁸

Contemporary neuroscientific evidence supports the view that much of human everyday thought and action consists of habits⁴⁹, and is therefore automatic.

Extensive training at a particular task, for example, leads to progressively increased fluency and corresponding decreased demand on conscious cognitive resources associated with the accomplishment of that task. At the neural level, this progressive transition from conscious to automatic mode of operation is accompanied by reduced engagement of prefrontal brain regions typically involved in goal-related executive function.⁵⁰ Automaticity is therefore instrumental in goal pursuit, as it enables freeing up and optimising the allocation of cognitive resources, thereby facilitating goal achievement.

Recent research in social cognition, however, indicates that the role of automaticity may extend beyond that of instrumental aid in the pursuit of deliberately set ends. Automaticity may in fact contribute to the setting of those ends.⁵¹ Evidence suggests that goal-directed behaviour may be not only pursued but also triggered automatically, as goals can be activated outside of awareness, and guide thought and action by operating unconsciously.⁵² Social and contextual cues have been shown to unconsciously prime behavioural goals, for example that of working harder on an intellectual task, or of cooperating with others.⁵³ According to the direct-context-cueing model, particular contextual cues can also automatically trigger responses that have previously been learnt in association with that context. For example, exposure to the concept of old age has been reported to induce slower walking speed⁵⁴ (although the reliability of the effect has proven controversial⁵⁵).

Overall, the evidence available so far strongly indicates that habitual and automatic behaviour can be initiated without intention and completed with minimal conscious intervention⁵⁶, and that goal-directed behaviour can be automatic in both goal pursuit and goal setting. In other words, automaticity can be both goal-directed⁵⁷ and goal-directing.⁵⁸ Crucially, self-control too can involve automaticity.

SELF-CONTROL BEYOND WILLPOWER: AUTOMATICITY AND GOAL ACHIEVEMENT

The notion that self-control can be enacted unconsciously and automatically once certain environmental conditions are met dates back at least to the fourth century B.C. In particular, the link between self-control and automaticity is central to Aristotle’s account of virtue. In his *Nicomachean Ethics*, Aristotle distinguishes between intellectual virtues, such as wisdom and intelligence, and moral virtues, including temperance and liberality⁵⁹, holding that whilst the former result from instruction, the latter arise

from habit – ethos – whence the term ‘ethical’:

*Virtue being, as we have seen, of two kinds, intellectual and moral, intellectual virtue is for the most part both produced and increased by instruction, and therefore requires experience and time; whereas moral or ethical virtue is the product of habit [ἔθος].*⁶⁰

In that their acquisition depends on repeated practice, moral virtues are akin to the arts: morality, like the arts, is developed by repetition of the corresponding acts:

*We learn an art or craft by doing the things that we shall have to do when we have learnt it: for instance, men become builders by building houses, harpers by playing on the harp. Similarly we become just by doing just acts, temperate by doing temperate acts, brave by doing brave acts.*⁶¹

Hence, in Aristotle’s view, man does not act virtuously as a consequence of being virtuous, but rather becomes virtuous as a result of training to repeatedly practice virtuous acts. As philosopher William Durant put it, according to Aristotle ‘we are what we repeatedly do. Excellence, then, is not an act but a habit’.⁶²

Aristotle’s intuition appears to have been correct: effective self-control may indeed involve habits.

Contrary to common assumptions, evidence shows that aspects of self-control may be triggered automatically and carried out effortlessly.⁶³ Studies also found that trait self-control does not affect enactment: individuals with high trait self-control enact their desires as often as other people do.⁶⁴ Conversely, although individuals who exercise more effortful self-control report feeling more cognitively depleted than individuals who exercise less effortful control, they are not more successful in achieving their goals.⁶⁵ Goal achievement correlates instead with the frequency of experience of problematic desires.⁶⁶ Meta-analytic evidence shows indeed that the most successful in achieving their goals tend to report better habits (for example, the habits of exercising regularly, eating healthily, and sleeping well)⁶⁷, and both weaker desires and lower resistance⁶⁸, suggesting that they experience fewer temptations⁶⁹, and, consequently, a lower need to appeal to wilful self-control.⁷⁰

Rather than (or in addition to) resisting temptations, effective self-control may therefore operate via anticipatory strategies involving the development of adaptive habits and routines that promote avoidance of situations that conflict with one’s goals and values.⁷¹ As

a result, the best at achieving self-control may well be those who use it the least.

SELF-CONTROL AS WILFUL AUTOMATICITY: THE REVERSAL OF THE PARADOX OF AUTOMATION

Based on the evidence reviewed, it appears that self-control involves the interplay between wilful and automatic influences. Accounts of self-control as goal-directed behaviour emphasise the role of the will in controlling, inhibiting, and counteracting automatic impulses that interfere with goal achievement. However, aspects of goal-directed behaviour may be automatic, and forms of automaticity may themselves contribute to goal achievement. Aristotle’s notions of ethical virtue (as acquired through habit, as opposed to deliberate instruction), his concept of temperance (as absence – as opposed to inhibition – of temptation), as well as empirical evidence that those who are the most effective at exercising self-control are those who experience fewest problematic desires (as opposed to those who oppose the most resistance to them) all converge to suggest that automaticity may act as a resource that may be harnessed and deployed in the selection and pursuit of self-control-relevant goals. This kind of automaticity may be termed ‘wilful automaticity’.

Wilful automaticity arises from the wilful cultivation of deliberately chosen habits. Unlike technological automation, which is imposed from without, and which, by constantly monitoring, correcting, and overriding the individual’s commands, erodes the very skills that it most needs in case of failure (paradox of automation), wilful automaticity (i.e. the wilful cultivation of deliberately chosen habits) originates from the individual’s cognition, and reinforces the individual’s skills by constantly recruiting them, whilst also progressively reducing their dependence upon the will, until this is no longer needed. Hence, in wilful automaticity, the paradox of automation is reversed.

The will is flexible, largely effective (albeit not infallible), but cognitively costly. Automaticity is stiffer but cognitively economical: habits free up cognitive resources by removing the need for constant decision making. Although unintentionally developed habits may hinder the achievement of goals by offering more immediately and easily available, low-cognitive-cost (but goal-incompatible) alternatives, by the same mechanism the wilful cultivation of deliberately chosen habits may promote the achievement of goals by making *them* the most immediately and easily available, low-cognitive-cost options.

CODA

It was suggested that pilots of fly-by-wire aircrafts should be given ‘turn it off training’⁷² and taught ‘how *not* to use automation’⁷³, lest reliance upon it undermine their capacity for wilful control. Transposing the fly-by-wire metaphor from aviation to cognition, I am suggesting that forms of automation – which I have termed wilful automaticity – may instead contribute to control as much as the will. Whilst the will does it by inhibiting and overcoming conflicting impulses that interfere with goal achievement, wilful automaticity does it by regulating goal selection and facilitating goal pursuit through the development of goal-directed habits. The attainment of effective self-control may therefore involve not only the overcoming of habits through the power of the will, but also the support of the will through the force of habit. **////**



References

1 This work benefited from a EURIAS fellowship at the Paris Institute for Advanced Studies (France) co-funded by Marie Skłodowska-Curie Actions under the European Union’s Seventh Framework Programme for research, and from funding from the French State managed by the Agence Nationale de la Recherche, programme “Investissements d’avenir” (ANR-11-LABX-0027-01 Labex RFIEA+).

2 ‘Fly-by-wire’, Oxford English Dictionary, 2017.

3 ‘Fly-by-wire’, <http://www.airbus.com/innovation/proven-concepts/in-design/fly-by-wire/> [retrieved 10 April 2017].

4 ‘Fly-by-wire’, <http://www.airbus.com/innovation/proven-concepts/in-design/fly-by-wire/> [retrieved 10 April 2017].

5 Langewiesche W, ‘The human factor’, Vanity Fair, October 2014.

6 Wiener EL, ‘Human factors of advanced technology («Glass Cockpit») transport aircraft’ (NASA Contractor Report 177528), NASA, June 1989, p. 159.

7 Ferris T, Sarter N, Wickens C, ‘Cockpit automation: Still struggling to catch up...’, in Salas E, Maurino D (eds), Human Factors in Aviation, second edn (San Diego, CA: Academic Press, 2010), pp. 479-99.

8 Wiener EL, ‘Human factors of advanced technology («Glass Cockpit») transport aircraft’ (NASA Contractor Report 177528), NASA, June 1989, p. 25.

9 Wiener EL, ‘Human factors of advanced technology («Glass Cockpit») transport aircraft’ (NASA Contractor Report 177528), NASA, June 1989, p. 33.

10 Wiener EL, ‘Human factors of advanced technology («Glass Cockpit») transport aircraft’ (NASA Contractor Report 177528), NASA, June 1989, p. 101.

11 Langewiesche W, ‘The human factor’, Vanity Fair, October 2014.

12 Wiener EL, ‘Human factors of advanced technology («Glass Cockpit»)

transport aircraft’ (NASA Contractor Report 177528), NASA, June 1989, p. 20.

13 Chialastri A, ‘Automation in aviation’, in Kongoli F (ed.), Automation (INTECH Open Access Publisher, 2012), pp. 79-102 (p. 96).

14 Wiener EL, ‘Human factors of advanced technology («Glass Cockpit») transport aircraft’ (NASA Contractor Report 177528), NASA, June 1989, p. 21.

15 Bainbridge L, ‘Ironies of Automation’, Automatica, Vol. 19, No. 6 (November 1983), pp. 775-79.

16 Wiener EL, ‘Beyond the sterile cockpit’, Human Factors, Vol. 27 (1985), pp. 75-90.

17 Wiener EL, ‘Human factors of cockpit automation: a field study of flight crew transition’ (NASA Contractor Report No. 177333), NASA, 1985.

18 Wiener EL, Curry RE, ‘Flight-deck automation: Promises and problems’ (NASA Technical Memorandum 81206), NASA, 1980.

19 For discussion of examples in which human error led to large-scale consequences (e.g. the Tenerife runway collision of 1977, the Chernobyl nuclear accident of 1986, and others) see Reason J, Human Error (Cambridge: Cambridge University Press, 1990).

20 Langewiesche W, ‘The human factor’, Vanity Fair, October 2014.

21 Baumeister RF, Schmeichel BJ, Vohs KD, ‘Self-regulation and the executive function: The self as controlling agent’, in: Kruglanski AW, Higgins T, (eds), Social Psychology: Handbook of basic principles (second edition) (New York, NY: Guilford, 2007).

22 Kern ML, Friedman HS, ‘Do conscientious individuals live longer? A quantitative review’, Health Psychology, Vol. 27, No. 5 (September 2008), pp. 505-12.

23 Hirsh JB, Inzlicht M, ‘Error-related negativity predicts academic performance’, Psychophysiology, Vol. 47, No. 1 (January 2010), pp. 192-96.

24 Mischel W, Shoda Y, Rodriguez MI, ‘Delay of gratification in children’, Science,

Vol. 244, Issue 4907 (May 1989), pp. 933-38.

25 Hofmann W, Rauch W, Gawronski B, ‘And deplete us not into temptation: automatic attitudes, dietary restraint, and self-regulatory resources as determinants of eating behavior’, Journal of Experimental Social Psychology, Vol. 43, Issue 3 (May 2007), pp. 497-504.

26 Nederkoorn C, Houben, Hofmann W, Roefs A, Jansen A, ‘Control yourself or just eat what you like? Weight gain over a year is predicted by an interactive effect of response inhibition and implicit preference for snack foods’, Health Psychology, Vol. 29, No. 4 (July 2010), pp. 389-93.

27 von Hippel W, Ng L, Abbot L, Caldwell S, Gill G, Powell K, ‘Executive functioning and gambling: performance on the trail making test is associated with gambling problems in older adult gamblers’, Aging, Neuropsychology, and Cognition: A Journal on Normal and Dysfunctional Development Vol. 16, No. 6 (November 2009), pp. 654-70.

28 Gottfredson MR, Hirschi T, A general theory of crime (Stanford, CA: Stanford University Press, 1990).

29 Caspi A, Moffitt TE, Newman DL, Silva PA, ‘Behavioral observations at age 3 years predict adult psychiatric disorders. Longitudinal evidence from a birth cohort’, Archives of General Psychiatry, Vol. 53, No. 11 (November 1996), pp. 1033-39.

30 Bogg T, Roberts BW, ‘Conscientiousness and health behaviors: A meta-analysis of the leading behavioral contributors to mortality’, Psychological Bulletin, Vol. 130,

247-59.

40 Baumeister RF, Heatherton TF, ‘Self-regulation failure: an overview’, Psychological Inquiry, Vol. 7, No. 1 (January 1996), pp. 1-15.

41 Shiv B, Fedorikhin A, ‘Heart and mind in conflict: The interplay of affect and cognition in consumer decision making’, Journal of Consumer Research, Vol. 26, No. 3 (December 1999), pp. 278-92.

42 Although studies also indicate that persisting in tough tasks may be energising or depleting depending on whether one thinks that the effort will invigorate or drain them. See Job V, Dweck CS, Walton GM, ‘Ego depletion – is it all in your head? Implicit theories about willpower affect self-regulation’, Psychological Science, Vol. 21, No. 11 (November 2010), pp. 1686-93.

43 Papies EK, Hamstra P, ‘Goal priming and eating behavior: Enhancing self-regulation by environmental cues’, Health Psychology, Vol. 29, No. 4 (July 2010), pp. 384-88.

44 Van Dillen LF, Papies EK, Hofmann W, ‘Turning a blind eye to temptation: How task load can facilitate self-regulation’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 104, No. 3 (March 2013), pp. 427-43.

45 Gilbert DT, Hixon JG, ‘The trouble of thinking: Activation and application of stereotypic beliefs’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 60, No. 4 (April 1991), pp. 509-17.

46 Baumeister RF, Heatherton TF, Tice DM, Losing control:

Virtue being, as we have seen, of two kinds, intellectual and moral, intellectual virtue is for the most part both produced and increased by instruction, and therefore requires experience and time; whereas moral or ethical virtue is the product of habit [ἔθος]

How and why people fail at self-regulation (San Diego, CA: Academic Press, 1994).

47 Kahneman D, Thinking, fast and slow (New York, NY: Farrar, Straus, and Giroux, 2011).

48 James W, Talks to Teachers on Psychology: And to Students on Some of Life’s Ideals (New York, NY: Henry Holt, 1899), pp. 65-66.

49 Wood W, Quinn JM, Kashy DA, ‘Habits in everyday life: Thought, emotion, and action’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 83, No. 6 (December 2002), pp. 1281-97.

50 Daw ND, Niv Y, Dayan P, ‘Uncertainty-based competition between prefrontal and dorsolateral striatal systems for behavioural control’, Nature Neuroscience, Vol. 8, No. 12 (January 2006), pp. 1704-11.

51 Custers R, Aarts H, ‘The unconscious will: how the pursuit of goals operates outside of conscious awareness’, Science, Vol. 329, No. 5987 (July 2010), pp. 47-50.

52 Bargh JA, ‘Auto-motives: Preconscious determinants of social interaction’, in: Higgins ET, Sorrentino RM (eds), Handbook of motivation and cognition: Foundations of social behavior, Vol. 2 (New York, NY: Guilford Press, 1990), pp. 93-130.

53 Bargh JA, Lee-Chai A, Barndollar K, Gollwitzer PM, Trötschel R, ‘The automated will: Nonconscious activation and pursuit of behavioral goals’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 81, No. 6 (December 2001), pp. 1014-27.

54 Bargh JA, Chen M, Burrows L, ‘Automaticity of social behavior: Direct effects of trait construct and stereotype activation on action’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 71, No. 2 (August 1996), pp. 230-44.

55 Doyen S, Klein O, Pichon C-L, Cleeremans A, ‘Behavioral priming: It’s all in the mind, but whose mind?’ PLoS ONE, Vol. 7, No. 1 (January 2012), e29081.

56 Aarts H, Dijksterhuis A, ‘Habits as knowledge structures: Automaticity in goal-directed behavior’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 78, No. 1 (January 2000), pp. 53-63.

57 Wood W, Neal DT, ‘A new look at habits and the habit-goal interface’, Psychological Review, Vol. 114, No. 4 (October 2007), pp. 843-63.

58 Custers R, Aarts H, ‘The unconscious will: how the pursuit of goals operates outside of conscious awareness’, Science, Vol. 329, No. 5987 (July 2010), pp. 47-50.

59 Aristotle, Nicomachean Ethics. In: H Rackham (ed. & tr.) (1934) Aristotle in 23 Volumes, Vol. 19 (Cambridge, MA: Harvard University Press; London, William Heinemann Ltd), Book I, chapter 13.

60 Aristotle, Nicomachean Ethics. In: J Bywater (ed.) (1894) Aristotle’s Ethica Nicomachea (Oxford: Clarendon Press), Book II, chapter 1, section 1.

61 Aristotle, Nicomachean Ethics. In: J Bywater (ed.) (1894) Aristotle’s Ethica Nicomachea (Oxford: Clarendon Press), Book II, chapter 1, section 4.

62 Durant W, The story of philosophy (New York, NY: Simon and Schuster, 1926) (Pocket Books ed., 2006), p. 98.

63 Fishbach A, Friedman RS, Kruglanski AW, ‘Leading us not unto temptation: momentary allurements elicit overriding goal activation’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 84, No. 2 (February 2003), pp. 296-309.

64 Hofmann W, Baumeister RF, Förster G, Vohs KD, ‘Everyday temptations: An experience sampling study of desire, conflict, and self-control’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 102, No. 6 (Jun 2012), pp. 1318-35.

65 Milyavskaya M, Inzlicht M, Hope N, Koestner R, ‘Saying «no» to temptation: Want-to motivation improves self-regulation by reducing temptation rather than by increasing self-control’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 109, No. 4 (October 2015), pp. 677-93.

66 Hofmann W, Baumeister RF, Förster G, Vohs KD, ‘Everyday temptations: An experience sampling study of desire, conflict, and self-control’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 102, No. 6 (Jun 2012), pp. 1318-35.

67 Galla BM, Duckworth AL, ‘More than resisting temptation: Beneficial habits mediate the relationship between self-control and positive life outcomes’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 109, No. 3 (September 2015), pp. 508-25.

68 Hofmann W, Baumeister RF, Förster G, Vohs KD, ‘Everyday temptations: An experience sampling study of desire, conflict, and self-control’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 102, No. 6 (Jun 2012), pp. 1318-35.

69 Milyavskaya M, Inzlicht M, Hope N, Koestner R, ‘Saying «no» to temptation: Want-to motivation improves self-regulation by reducing temptation rather than by increasing self-control’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 109, No. 4 (October 2015), pp. 677-93.

70 Hofmann W, Baumeister RF, Förster G, Vohs KD, ‘Everyday temptations: An experience sampling study of desire, conflict, and self-control’, Journal of Personality and Social Psychology, Vol. 102, No. 6 (Jun 2012), pp. 1318-35.

71 de Ridder DT, Lensvelt-Mulders G, Finkenauer C, Stok FM, Baumeister RF, ‘Taking stock of self-control: a meta-analysis of how trait self-control relates to a wide range of behaviors’, Personality and Social Psychology Review, Vol. 16, No. 1 (February 2012), pp. 76-99.

72 Curry RE, ‘The introduction of new cockpit technology: a human factors study’ (NASA Technical Memorandum 86659), NASA, 1985.

73 Wiener EL, ‘Human factors of advanced technology («Glass Cockpit») transport aircraft’ (NASA Contractor Report 177528), NASA, June 1989, p. 137. **////**

Michelle Stewart

Résidente en 2014-2015 à l'IMÉRA,
Michelle travaille sur les politiques culturelles

How would you describe yourself?

When I arrived in Marseille, my research focused mostly on audio-visual policy and, specifically, on how some small efforts to promote “discrimination positive” in the image culture of France had been deployed. I was thinking about the terms of “diversity” that had been constructed and how filmmakers had interpreted this mandate in the works funded by the “Images of Diversity” fund that had been managed by the CNC. IMERA was a great context, because it put me into contact with social scientists thinking about migration and multiculturalism. Marseille was a great context, because it’s a city born of a rich history of migration and diversity, with a very different profile and flavor than Paris.

It’s here, at the level of the local, that I think we can make progress in terms of rebuilding democratic institutions



What is your current research about? 1/2

My current research addresses rise of rightwing extremist media in the US and how the extreme right has increasingly seduced the “alt right,” a younger, more technologically sophisticated and libertarian right. These interauts, previously, would have considered themselves more politically agnostic. Increasingly, however, they have made common cause with forces of the extreme right militia groups, the Christian right, and neoconservatives. These are strange bedfellows indeed. They rally around a sense of white persecution, against identity politics, against immigration, against feminism and they were galvanized by Trump’s campaign and now his presidency. Their online media presence enflames these divisive politics, preferring conspiracy theories and paranoia to more focused class politics and presenting cogent opposition to either leading party in the U.S. I’m interested in the ways in which these online mobilization effectively cross-over into electoral politics and “real world” social movements.

What is your current research about? 2/2

My work focuses on how algorithms and affect were deployed across social media sites in ways that exposed weaknesses in the American media landscape and aided young alt-right interauts in promoting the dominance of rightwing messaging throughout Trump’s campaign. These forms are modular and portable and threaten all democracies to some extent. The American election, in particular, revealed and intensified political polarization and a crisis of legitimacy for the most crucial institutions of our democracy (the media, the electoral system, the presidency itself). My research asks how we might begin to intervene in these institutions. A lot has been said about “media bubbles” and partisan filters, since the last election. My research traces the infrastructures supporting these filters and asks if there is a road back.

Your last word?

To quickly get back to Marseille, it was during my time at IMERA, when I worked with local artists and media groups including Tabasco Video, that I saw the force of local community groups in countering the seductive politics of paranoia and cynicism that has fed the right. It’s here, at the level of the local, that I think we can make progress in terms of rebuilding democratic institutions.

To be published :

“‘Images of Diversity’: Film Policy and the ‘State Struggle’ for the Representation of Difference in French Cinema” in Michael Gott and Thibaut Schilt, eds., *Cinéma-monde: Decentred Perspectives on Global Filmmaking in French*. Edinburgh University Press, 2017.



RÉSEAU FRANÇAIS
DES INSTITUTS
D'ÉTUDES AVANCÉES

RÉSEAUX SOCIAUX



/RFIEA



perspectives#16 • ISSN 2263-1577 • Parution : juin 2016 • Directeur de la publication : Olivier Bouin • Édition : Julien Ténédos • Crédits Photos : pour les résidents : @ChDelory • L'équipe du RFIEA tient à remercier chaleureusement pour leur contribution : Raouf Boucekkine (IMÉRA, IEA d'Aix-Marseille), Dorit Geva (Collegium de Lyon), Geoffrey Harpham (IEA de Nantes), David Konstan (IEA de Paris), Gretty Mirdal (IEA de Paris), Patrick Lowé (IMÉRA, IEA d'Aix-Marseille), Alessia Pannese (IEA de Paris), Ioulia Podoroga (IEA de Paris), Marc-Henry Soulet (IEA de Nantes), Michelle Stewart (IMÉRA, IEA d'Aix-Marseille) et Mauro Turrini (IEA de Nantes) • Nous remercions également Christiane Abele, Cécile Guezennec, Pascale Hurtado, Simon Luck et Aspasia Nanaki pour leur collaboration • Les articles n'engagent que leurs auteurs et ne reflètent pas les opinions du RFIEA • Tous droits réservés pour tous pays •